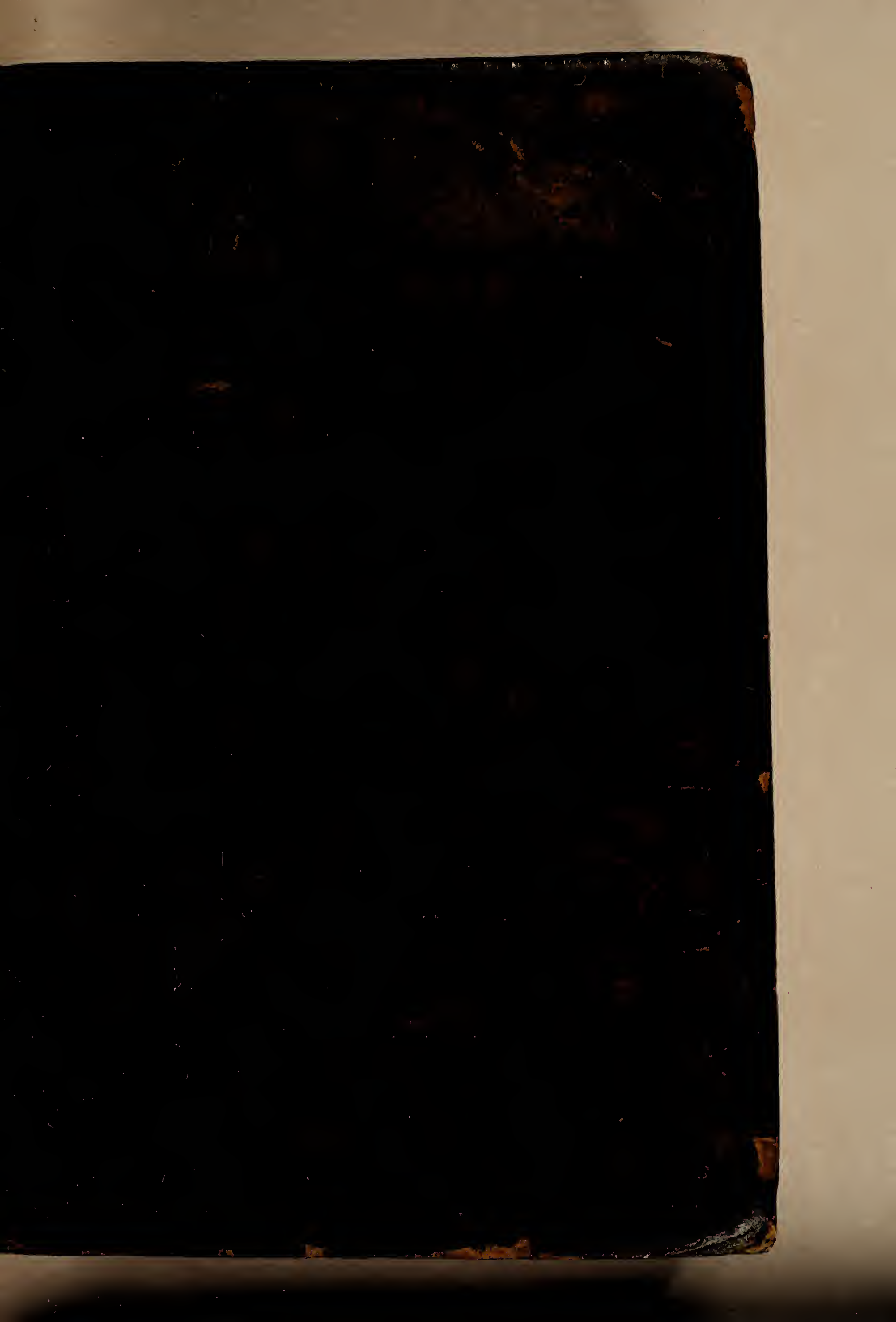


ZOÉ,

DRAME

EN TROIS ACTES.

Par M. MERCIER.

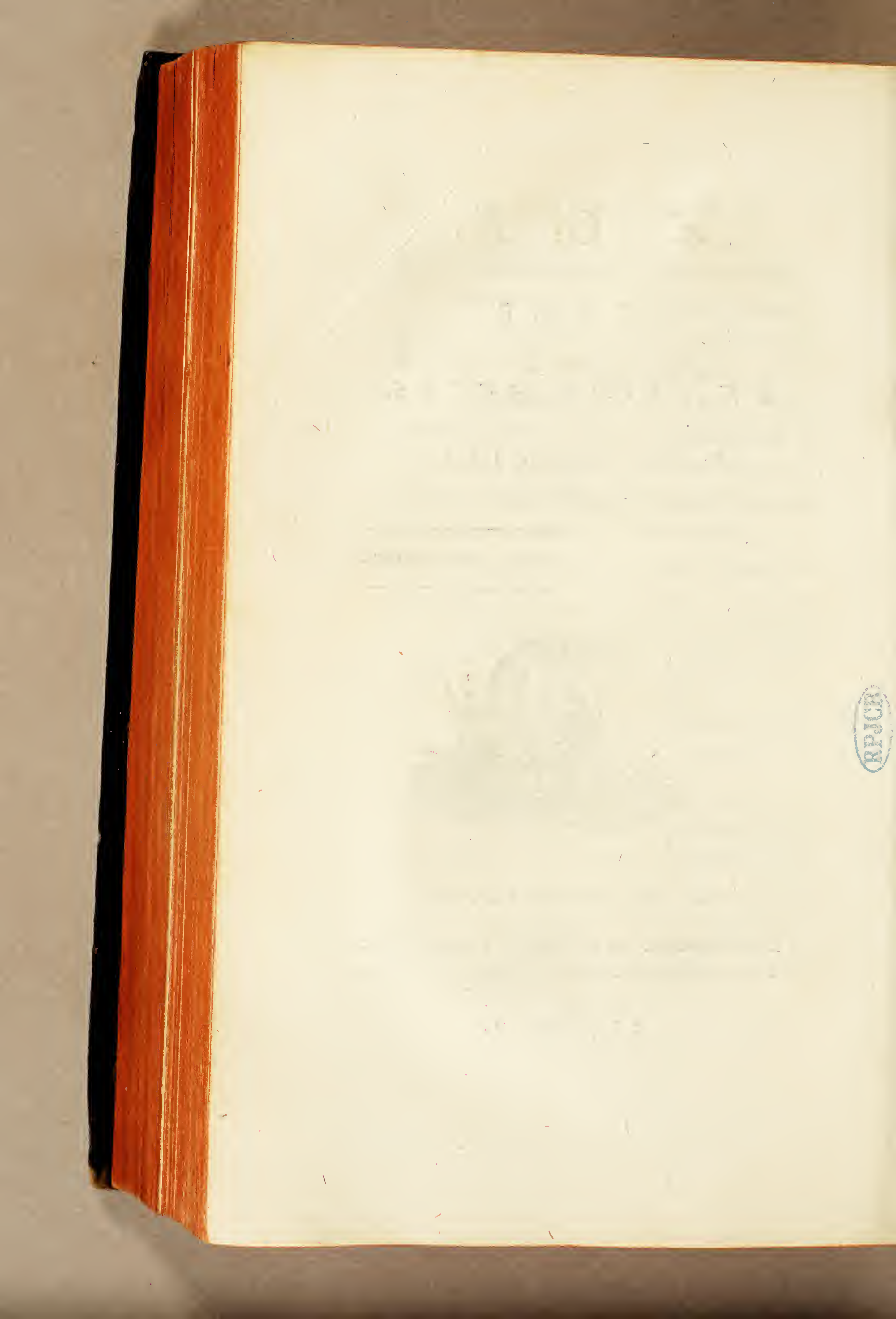
Mortem aut nuptias.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique

1782.


RPJCB



PRÉFACE.

L'AMOUR eſt l'ame de la poéſie dramatique. Ceux qui n'ont pas aimé, ſe plaiſent néanmoins à connoître les différentes agitations qu'ils auroient pu éprouver. Ceux qui n'aiment plus, goûtent le plaiſir que Lucrece définit ſi bien, le plaiſir de l'homme qui calme au port, découvre un vaiſſeau battu de la tempête. Ceux qui aiment, ajoutent aux traits du poëte, & repréſentent, pour ainſi dire, avec ſes perſonnages.

Les paſſions triſtes, telles que la vengeance, la haine, l'ambition démeſurée, ſont peu fécondes ſous le pinceau du poëte dramatique; c'eſt à regret qu'il ſe voit forcé de peindre des ſcélérats, des vindicatifs, des ames baſſes & cruelles. Mais ces perſonnages

existant dans le monde & dans l'histoire, il doit les reproduire au naturel sur la scene, pour jeter dans les cœurs un salutaire effroi. Qu'il est heureux, lorsque son sujet lui commande des caracteres nobles & aimans, n'ayant que les torts qu'inspire l'ivresse du sentiment.

Les passions douces & tendres ont des nuances à l'infini, qu'il aime à retracer : ainsi l'amour qui réunit tous les sentimens vifs & délicats, est toujours nouveau à peindre ; & les traits sous lesquels on peut le représenter, deviennent inépuisables par le charme & l'attrait que le modele inspire.

Je crois que l'amour est le véritable contrepoison de la débauche, qu'il n'appartient qu'à lui de balancer ses progrès rapides, & que son plus beau triomphe est de terrasser ce monstre qui prend son masque pour avilir notre ame & obscurcir nos meilleures qualités. Dans nos mœurs actuelles, on doit substituer la peinture, même un peu animée, de cette passion, aux tableaux corrupteurs que le liber-

cinage enfante & multiplie ſans ceſſe ſous nos yeux. Cette peinture eſt faite pour nous enlever au vice que pluſieurs livres modernes & dangereux tendent à propager, & nous ramener aux vertus qui ont toutes leur ſource dans les loix ſacrées de la nature.



PERSONNAGES.

S. MAXANDRE *pere, gentilhomme.*

S. MAXANDRE *fils.*

ZOÉ, *fille de S. Maxandre.*

FRANVAL, *gentilhomme, amant de Zoé.*

Madame GERVAIS, *tenant la poste.*

ANDRÉ, *postillon.*

BERTRAND, *valet d'écurie.*

DOMESTIQUES.

La scene est dans un bourg de France, sur la frontiere.



ZOÉ,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE I.

(Le théatre représente une chambre d'auberge. Franval est assis près d'une petite table, occupé à écrire précipitamment quelques lignes. Il ploie la lettre, & la cachete. Il est nuit encore. Il a sur sa table un flambeau dont la lumiere est prête à s'éteindre. Il se leve & se promene à grands pas. Il doit être en bottes, & non frisé.)

SCENE PREMIERE.

FRANVAL, *en se promenant.*

ELLE étoit née pour moi.... Elle est à moi... La nature pour tous deux ne fit qu'une

ſeule ame... Elle m'a choiſi pour ſon libérateur ; je me regarde comme ſon époux..... Qui voudra nous ſéparer, doit chercher plutôt à nous anéantir..... Quelle nuit j'ai paſſée ! La crainte, l'agitation, l'amour, l'effroi, tout ſe confond dans mon cœur... Eh, que le jour encore eſt lent à paroître !

SCENE II.

FRANVAL, Madame GERVAIS *en déshabillé.*

Madame GERVAIS, *entr'ouvrant doucement la porte.*

PEUT-ON entrer ?

FRANVAL, *allant au-devant d'elle.*

Entrez, madame, diſſipez mes inquiétudes, dites, comment a-t-elle paſſé la nuit ?... Vous avez veillé auprès d'elle ?

Madame GERVAIS.

Oui, monſieur, vous me l'aviez ſi vive-

ment recommandée !.. Elle ne s'eſt endormie que fort tard, & je viens de me lever ſans bruit, de peur de troubler ſon repos.

FRANVAL.

Elle repoſe ?

Madame GERVAIS.

Oui.

FRANVAL.

Ciel prolonge ſon ſommeil, qu'il répande enfin le calme & la paix dans ſon ame !

Madame GERVAIS.

Mais vous, monſieur, avec ces ſouhaits-là, vous n'avez fait qu'arpenter votre chambre toute la nuit. (*Montrant ſes bottes.*) Vous n'avez pas ſeulement ôté vos bottes. Le bruit de vos pas m'éveilloit en ſurſaut à chaque inſtant. A peine ai-je eu une heure pour m'aſſoupir.

FRANVAL.

Pardon, madame... Je n'ai pas ſongé que votre chambre étoit au-deſſous de la mienne. Je ne penſe à rien... Je ſuis... Pardonnez ; je voulois partir il y a une heure ; me voilà

encore. Vous m'avez dit que l'on comptoit cinq lieues d'ici à Rennefort. Il faut me faire feller un cheval ; je ferai de retour bien promptement.

Madame GERVAIS.

Quoi ! vous n'attendez pas que mademoifelle votre fœur foit levée ?

FRANVAL.

Il n'eft pas néceffaire. Vous lui donnerez ce petit mot d'écrit ; dites - lui bien que l'endroit où je vais n'eft pas éloigné, que je ferai de retour bien avant la nuit... Tâchez de la diftraire, de la confoler... Ces momens d'abfence, quelque courts qu'ils vous paroiffent, vont être longs & bien amers à tous deux.

Madame GERVAIS, *en fixant Franval.*

Et vous êtes fon frere ?

FRANVAL.

Ah madame ! vous auroit - elle confié ?...

Madame GERVAIS.

Elle ne m'a rien confié ; elle a étouffé juf-

qu'à ſes ſoupirs ; elle a affecté un air tranquille. Mais quand vous deſcendîtes hier au ſoir de votre chaiſe, monſieur, dès l'abord, à vos craintes, à votre empreſſement, j'ai ſoupçonné....... Tous vos procédés ſont d'un homme d'honneur, & portent l'empreinte d'un vrai reſpect.... Elle le mérite bien, & par ſes graces, & par ſa modeſtie.

FRANVAL.

Ah, ſi vous la connoiſſiez!

Madame GERVAIS.

Sans vouloir pénétrer dans vos ſecrets, je m'intéreſſe à cette jeune perſonne... Il y a dix-huit ans que je tiens ici la poſte, & je puis dire que dans tout le canton l'on m'honore de quelque confiance.

FRANVAL.

J'en ſuis bien perſuadée, madame..... Vous êtes veuve, m'a-t-on dit?

Madame GERVAIS.

Depuis ſix années.

FRANVAL.

Avez-vous des enfans?

Madame GERVAIS.

Non, à mon grand regret. Je les ai perdus en bas âge, & le ciel m'a privée d'une grande consolation. J'aurois bien desiré d'élever une petite fille, n'eût-ce été que pour le plaisir de la marier.

FRANVAL.

Si vous aviez une fille, madame, ne l'accorderiez-vous pas à celui qu'elle chériroit, qu'elle choisiroit de préférence, & qui conséquemment devroit la rendre heureuse ?

Madame GERVAIS.

C'est, à ce que j'imagine, le plus sûr moyen pour se féliciter dans la suite d'avoir fait un mariage heureux.

FRANVAL.

Que vous pensez bien, madame ! Que ne pense-t-on de même dans d'autres états qui se croient éclairés, & que l'orgueil le plus faux trompe & aveugle ! ... Il est des caracteres altiers, qui s'aiment de préférence à leurs enfans, qui les regardent comme des esclaves entiérement subordonnés à leurs

caprices.... Je vais m'ouvrir à vous ; vous êtes une digne femme, vous ſerez compatiſſante... Votre ſoupçon n'étoit que trop bien fondé. Celle qui repoſe à deux pas d'ici n'eſt point ma ſœur ; c'eſt Zoé !... Elle fut créée pour moi, comme j'exiſte pour elle. C'eſt bien plus que de l'amour que je reſſens. Du premier regard, s'alluma dans mon cœur cette flamme que rien ne peut plus éteindre. Eſt-il dans la nature une loi plus forte que l'union des cœurs ? .. Sa mere approuvoit notre tendreſſe. Nous eûmes le malheur de la perdre ; & l'inconſolable Zoé reſta au pouvoir d'un pere... Il paroiſſoit m'aimer, le barbare ! & il s'eſt rendu tout-à-coup mon plus cruel perſécuteur. Il avoit permis, autoriſé mes ſoins, & tout-à-coup il me rejette... Il m'avoit preſqu'accordé ſa fille, & il s'eſt fait une joie inhumaine de me réduire au déſeſpoir. A-t-il cru que l'on changeoit ainſi ſon cœur, & qu'on prenoit à ſon gré d'autres ſentimens ? .. Injuſte envers moi, il veut encore que je reſpecte ſes cruautés...

Qu'allois-je devenir, madame ! Un moment plus tard Zoé m'étoit ravie. Emprisonnée à jamais dans un cloître..... Mais elle est à moi, malgré toutes les puissances de la terre. Tant qu'un souffle de vie m'animera, je la défendrai contre qui que ce soit. .... Hier j'étois le plus malheureux des hommes, dans un état affreux & voisin de la mort. Aujourd'hui je me sens enflammé d'une vie nouvelle. Mon cœur est fort, rempli, content. Je triomphe ; je l'ai arrachée à la violence...

Madame GERVAIS.

Vous m'effrayez, monsieur.... Vous auriez pu l'enlever? Non : cela n'est pas croyable. Vous avez trop l'air d'un honnête homme, & ma maison ne pourroit plus vous servir d'asyle, si...

FRANVAL.

Avant de me condamner, écoutez-moi, madame. Je vous ai dit que je m'étois fait une douce habitude de la voir. Cinq ans entiers s'écoulerent dans les transports innocens d'un amour vertueux & fidele.

Chaque ſoir j'étois à ſes pieds, mes pas ſe tournoient involontairement vers ſa demeure, & c'eſt là qu'habitoit pour moi la félicité pure. Je ne rentrai jamais chez moi ſans l'aimer davantage, ſans remporter le ſentiment & l'image d'une nouvelle vertu & d'une nouvelle grace; ſon frere, ah, quel cœur, & qu'il eſt bien le digne frere de mon amante! vous le connoîtrez, madame; ſon frere, mon plus tendre ami, protégeoit nos amours. Que j'étois heureux! Je ſatisfaiſois à la fois deux ſentimens plus doux l'un par l'autre, l'amour & l'amitié.... Naiſſance, fortune, égalité d'âge, ſuffrage d'une mere, tout preſſoit, tout ſollicitoit notre union.... L'orgueil qui s'attache à tout, qui ſe nourrit de rien, l'orgueil a tout détruit. . . Il s'agit un ſoir d'une diſpute ſur la nobleſſe; le pere de Zoé veut arracher du mien l'aveu d'une infériorité qui au fond n'exiſte pas, & les motifs les plus puériles viennent renverſer notre bonheur. Je ſoutins les droits légitimes de mon pere. Quelques paroles trop

peu réfléchies m'echapperent peut-être dans l'état où je me trouvois. Cet homme violent oublie tout-à-coup les nœuds anciens & sacrés qui m'attachent à lui, à sa maison, à sa fille, à son fils. Il abuse de son autorité pour leur défendre de me revoir. Il demeure insensible aux prieres de son fils qui intercede... Ah, si vous saviez ce que produisit en moi cette injuste & barbare défense ! Je ne fis que l'idolâtrer encore davantage. L'amour sut franchir les obstacles ; mais cet amour se décela par sa vivacité même : notre tyran le sut, & furieux, résolut d'établir entre nous une séparation éternelle... J'arrive un soir au milieu des ténebres, j'entends des gémissemens qui me percent l'ame. J'entre, je vois Zoé pâle, qui me serre la main d'une main tremblante, & qui me dit à voix basse : *Sauvez-vous, votre vie est en danger ; fuyez... Un instant de plus, je verrai couler votre sang... Demain je suis captive ; mais ce cœur sera toujours à vous : adieu....* Je ne m'éloigne point, je veux

attendre cette mort qui m'étoit annoncée. Elle employa, pour me vaincre, ce pouvoir qui ſubjugue, & je m'éloignai emportant le déſeſpoir ; il vint habiter & déchirer mon cœur... Averti de la route qui conduiſoit au lieu où elle alloit être enfermée, je m'y tranſportai ſans avoir conçu aucun projet ; Dieu le ſait.... Je ne voulois que la voir en paſſant, & lui envoyer le dernier regard de l'amour..... Elle étoit avec ſon pere dans ſa chaiſe, la mienne la précédoit de quelques pas. Tout-à-coup, qu'elle révolution dans tout mon être ! Quel inſtinct inconnu & puiſſant me maîtriſe ! Je deſcends, je m'avance ſeul & déſarmé, je me précipite au-devant des chevaux pour périr écraſé ſous les roues qui l'entraînent loin de moi. Je m'attache aux rênes, je crie en pleurant à ce pere barbare de ne point empriſonner ſa fille, & que je me condamne dès ce moment à un exil volontaire ; je lui en porte la parole ſacrée de l'honneur. Il pourſuit inhumainement ſa route ; mes plain-

tes long-tems prolongées se perdirent dans les airs. Mais Zoé, éperdue, échevelée, paroissant tout-à-coup à mi-corps à la portiere, me tend les bras, me regarde & me crie d'une voix étouffée : *Franval, je m'abandonne à vous ; sauvez-moi de la prison & de la mort qui m'attendent.* ... Cette voix plaintive & chérie remue mon ame, éclipse ma raison, me plonge dans le délire. Animé de son regard, transporté d'amour & de courage, je coupe les rênes, je perce le flanc des chevaux, j'ose la disputer, la ravir à un pere ; blessé de ses mains, mon sang coule, & je ne m'en apperçois pas. Zoé se précipite, s'élance dans ma chaise, tombe inanimée dans les bras qui s'ouvrent pour la recevoir. Je tiens, je presse ce cher trésor, qui palpite de terreur contre mon sein. Je la mets hors d'atteinte.... Ma course est encore plus rapide que ne le fut mon courage, & après quinze heures de fuite, j'arrive ici, madame, décidé à mourir cent fois, plutôt, que de l'abandonner.

Madame GERVAIS.

Je demeure interdite... Je n'oſe vous répondre. Que m'avez-vous annoncé ? Eſt-il poſſible !.. Mais, en vous portant à cet excès de témérité, vous n'avez donc point ſongé à toute la rigueur des loix ?

FRANVAL.

Je n'ai rien prévu. Le ciel qui voit mon cœur, diſpoſera de ma vie... Je ne ſais ſi l'amour qui me pénetre me trompe ; mais je me juge innocent, & je me trouve ſans remords... Je l'aimois cet homme inflexible, je voulois le fléchir... Il s'eſt fait un plaiſir féroce de contempler nos larmes ; qu'il s'attribue aujourd'hui tous les maux qu'il peut ſouffrir.

Madame GERVAIS.

Ah, monſieur ! tant que les paſſions nous agitent, nous ne les trouvons pas criminelles ; mais celui qui ne partage point leurs tranſports, voit ce que la paſſion nous permet rarement d'enviſager. Vous n'avez pas d'autre parti à prendre que d'embraſſer les genoux

de ce pere outragé, & d'implorer votre grace en lui rendant sa fille.

FRANVAL, *d'un ton réfléchi.*

S'il ne s'agissoit que de moi, de mon bonheur, j'en ferois à l'instant le sacrifice; mais Zoé... Je l'enfermerois de mes mains dans un tombeau... Je puis prodiguer ma vie, mais non la sienne.

Madame GERVAIS.

Vous ne pouvez du moins vous dissimuler que vous êtes coupable d'un crime qui offense & le repos & l'ordre de la société.

FRANVAL, *tranquillement.*

Un crime... Je ne sais ce que les loix ont écrit; mais les loix des hommes sont loin de nous; elles n'ont pu deviner ce qui s'est passé entre nos ames, ce que notre bouche a répété, ce que nos cœurs ont senti. Les hommes ne pourront jamais nous juger... Que le monde entier m'accuse, me poursuive, me condamne: (*Mettant la main sur son cœur.*) il est là un sentiment plus fort, qui m'empêche de me croire criminel.

Madame GERVAIS.

Conduit aux pieds des tribunaux, les juges vous plaindront peut-être : mais ils n'en feront pas moins forcés à prononcer...

FRANVAL, *vivement.*

Le trépas n'eſt rien... La ſéparation eſt plus que la mort. Dépoſitaire de ſon bonheur, ô Zoé, ô ma chaſte compagne, ô charme & félicité de ma vie, va, que tous les ſupplices ſoient prêts ; je ne fermerai jamais mon cœur au raviſſement qu'y porte un ſeul de tes regards!... Eh! le fer qui, deux doigts plus bas, perçoit mon cœur, ne m'a point fait ſentir ſa bleſſure. Non, il n'eſt plus d'infortune pour qui a pu toucher ton ame... Quand je ſuis à toi, rien ne m'intimide.

Madame GERVAIS.

Ah! vous ne m'écoutez point. Vous êtes hors d'état de m'entendre.

FRANVAL.

Que celui qui aime prononce, & que tout autre ſe taiſe... Quand ma main la con-

duira aux pieds des autels, mes ſermens ſeront plus ſolemnels, mais non plus vrais, ni plus ſacrés.

Madame GERVAIS.

Songez-vous du moins que, par cette violence, vous avez donné lieu aux longs diſcours de la calomnie?

FRANVAL.

Elle tombera devant l'œil qui la verra... Je l'ai bien nommée; Zoé eſt ma ſœur; ſes charmes m'enivrent ſans m'égarer. Je n'imagine point d'autre volupté que celle d'arroſer ſes mains de mes larmes, de reſpirer à ſes genoux, d'entendre ſa voix touchante... Toute ma ſenſibilité ſe concentre alors dans mon cœur. Sa main, en touchant la mienne, n'allume point mon ſang; notre amour eſt une fraternité douce, une confiance inaltérable & pure, & ne s'exprime le plus ſouvent que par un ſilence attendriſſant & calme, ou par des careſſes innocentes, auſſi chaſtes que ſes attraits.

Madame

Madame GERVAIS.

Mais, répondez-moi, monſieur, avez-vous pris de ſages meſures pour dérober votre tête aux pourſuites & aux emportemens d'un pere?.. Ne craignez-vous rien pour celle que vous nommez votre ſœur?

FRANVAL.

Vous l'avez dit. C'eſt pour elle que je tremble : mon triomphe & mon bonheur ſont empoiſonnés. Ce cœur qui brûle d'amour eſt glacé vingt fois le jour par la crainte; mais perſonne n'oſera porter la main ſur elle, pas même ſon pere... Que juſqu'à ſon nom, puiſqu'il l'a voulu, expire dans ma mémoire.

Madame GERVAIS.

Que ne donnerois-je pas pour vous ſavoir déjà loin d'ici, & à l'abri de ſes recherches!

FRANVAL.

Cet endroit eſt écarté de la route ordinaire. J'aurois bien pourſuivi, mais il a fallu que Zoé prît enfin quelque repos. Dieu! que n'a-t-elle pas ſouffert!.. Je vous la con-

ſie, madame. Sa ſituation & nos peines ont dû vous toucher.

Madame GERVAIS.

Votre amour me paroît ſi vrai, qu'il faut s'intéreſſer à vous, malgré ſoi.

FRANVAL.

Je pars pour quelques heures, & vous laiſſe mille fois plus que ma vie. L'univers ſans elle ne ſeroit plus rien pour moi. Veillez, de grace....

Madame GERVAIS.

Je ne la quitterai pas.... Repoſez-vous ſur mes ſoins.

FRANVAL.

Je reçois vos ſervices avec la plus vive reconnoiſſance... Vous marquez de la compaſſion pour deux cœurs cruellement agités, & qui ont quelque droit à la pitié des ames ſenſibles. (*Zoé paroît dans le fond du théatre.*) (*Avec exclamation.*) Voyez-la, madame; voilà le tréſor qu'on a voulu me ravir... Jugez-moi: pouvois-je conſentir à m'en ſéparer?

SCENE III.

FRANVAL, ZOÉ, Madame GERVAIS.

(Zoé est en déshabillé blanc, les cheveux épars & dans un négligé touchant.)

FRANVAL, *allant au-devant d'elle.*

CHERE Zoé! . . Encore abattue? . . . . . Et ce courage que vous m'aviez promis, le courage que l'amour donne? . . . Asseyez-vous. . . Auriez-vous passé une nuit agitée?

ZOÉ.

Ah, si ce n'étoit qu'une nuit, Franval! . . . Mais le réveil, hélas! . . . .

FRANVAL.

Eh bien, divine amie, le réveil? . . . . Qu'a-t-il qui doive vous troubler?

ZOÉ.

Ah! Franval, faut-il vous le dire? ce n'est plus ce réveil paisible, où mon cœur satisfait alloit chercher le sein de la nature. . .

Voici le moment où j'entrois dans la chambre de mon pere, où je recevois ses caresses, où il pressoit sa fille entre ses bras, où il l'honoroit d'un nom que je n'entendrai plus, que je ne mérite plus... Malheureuse ! que ce jour ressemble peu au reste de ma vie !

FRANVAL.

Ah, Zoé ! tu le sais, je l'aimois celui que tu appelles & que tu regrettes. Eh ! comment ne l'aurois-je pas chéri, puisqu'il t'a donné le jour ? ... Je sens même, en ta présence, que je ne saurois le haïr... Homme injuste, à quoi m'as-tu réduit ? Je me serois honoré de porter le nom de ton fils !.. Ah, Zoé ! oublions le passé, & après tant d'orages, goûtons le repos.

ZOÉ.

Il n'en est plus pour moi. Le courroux d'un pere me poursuit, & sa malédiction est déjà montée au ciel.... Je suis punie..... Quelle situation que la mienne, Franval ! Où sommes-nous ! Qu'avons-nous fait !

FRANVAL.

Le paſſé n'eſt plus à nous.... Soyons vertueux, Zoé ; mais ayons en même tems ce courage qui ſied à deux cœurs libres, fortement épris, & qui déſormais doivent vivre, agir, penſer, & ſentir l'un par l'autre... Crois-moi, l'amour ne nous a point égarés. La tyrannie capricieuſe d'un ſeul homme devoit-elle anéantir cette voix intime & puiſſante qui nous crie d'aimer & d'être heureux? Nous le ſommes. Ne profanons point le bonheur par le remords. Nous nous cherchions dans l'univers, nous nous ſommes rencontrés ; nous nous appartenons... Va, la ſervitude honteuſe qu'on vouloit nous impoſer nous auroit dégradés, nous auroit ravi la gloire & le plaiſir de l'exiſtence... Ne ſoyons point cruels à nous-mêmes & parjures à ces douces & ſaintes loix, les ſeules peut-être que firent l'amour & la nature.

ZOÉ.

Ma ſituation, Franval, eſt bien différente

de la vôtre ; vous êtes si transporté que vous n'appercevez seulement pas la confusion qui m'environne... Où suis-je ?

FRANVAL.

Près de l'ami le plus sincere... Les affections de pere, d'époux, de frere, d'amant, je les réunis toutes en moi seul... Zoé, partage mon délire. Il est brûlant & délicieux.

ZOÉ

Vous ne voyez que vous.... Vous ne considérez pas assez ce que je peux devenir ; vous ne m'entendez plus... Il faudra donc vous dérober jusqu'à mes soupirs ?

FRANVAL.

Qui, moi, ne point partager tes douleurs & tes peines ; moi, qui ne consens plus à être heureux un seul moment sans toi !... Avec quels yeux me voyez-vous donc, Zoé ?

ZOÉ.

Avec les yeux de l'amour, Franval. Il t'excuse & te pardonne.

FRANVAL, *lui baiſant la main.*

Eh bien, je te conjure par cet amour même, & par cette confiance plus douce encore, de diſſiper tes alarmes. Que tout ce qui n'eſt point amour s'efface dans le ſentiment qui nous unit & nous enchaîne. Je réponds de ta félicité; oui, je remplacerai tout ce que tu as perdu, & tu ſeras dédommagée : crois-en ici le ſerment de mon cœur.... A chaque inſtant s'accroît le feu de mon amour: en douterois-tu, Zoé ?

ZOÉ.

Je ſerois injuſte, & je me punirois moi-même. Hélas, c'eſt l'unique lien qui m'attache à la vie... Ah! vous me l'avez trop fait entendre, Franval, je n'ai plus que vous ſur la terre... Tout le reſte m'opprime ou me mépriſe.

FRANVAL.

Tu te connois mal, Zoé : tes graces naïves & tes vertus forcent le reſpect.... Malheur à qui oſera t'offenſer!... Eh! ſi, m'oubliant une ſeule fois, j'élevois dans ton

ame le moindre nuage de chagrin; ſi tu n'étois pas également, conſtamment adorée, reſpectée, prononce alors le nom d'un pere, & que je tombe foudroyé!

ZOÉ.

Ayez pitié de moi, Franval; pardonnez-moi. Mais à qui confierai-je mes peines, ſi ce n'eſt à vous? Elles ſemblent diminuer, lorſque je vous en fais l'aveu.

FRANVAL.

Ah! verſe-les toutes dans mon ſein, chere Zoé... Quel trouble vous agite?

ZOÉ

Mon ſommeil, vous le dirai-je! n'a été qu'un rêve pénible... Que ne puis-je vous peindre les frayeurs de cette nuit, auſſi vivement que je les ai ſenties!.. J'ai entendu une voix qui m'ordonnoit de m'arrêter. C'étoit la voix de mon pere... Au moment où je me ſuis retournée, il a levé le bras ſur vous, & j'ai vu votre ſang couler... Vous appellerez mes rêves des tourmens imaginaires; mais ils ſont pour moi des tourmens

réels. Hélas ! ne peut-il pas venir ici vous frapper jusques dans mes bras ?

FRANVAL.

Qu'il épuise tout mon sang, puisqu'il a soif de le répandre... Je ne saurai point m'armer contre lui.

ZOÉ.

Eh ! quel coup pourroit tomber sur vous sans revenir contre moi ?.. Le ciel est juste, Franval, il punit dans le sein du repos celle qui a bravé l'autorité d'un pere.

FRANVAL.

Dans le monde entier c'est mon seul ennemi... Je sais qu'il est extrême dans ses vengeances ; mais mon amour, non moins véhément, est au-dessus de ses fureurs ; & quand ce cœur t'adore, il désapprend à trembler... Imite-moi.

ZOÉ

Vous voulez que j'étouffe mes frayeurs ? Eh ! le puis-je ?

FRANVAL.

Il nous reste un appui ; ton frere est pour

nous. Crois-moi, nous ferons invincibles.

ZOÉ.

Ce frere si tendre, hélas ! je n'osois vous en parler... Je crains aujourd'hui tout ce qui m'a été cher... Que pense-t-il en ce moment, de sa malheureuse sœur ? Comment la voit-il ?

FRANVAL.

Il nous plaint & nous aime encore plus, j'en suis sûr. Son amitié ne ressemble point aux amitiés vulgaires : noble, forte, éclairée, courageuse, elle croîtra dans notre infortune.

ZOÉ.

Si je conserve encore son estime, cette consolation me sera bien précieuse... Où est le tems où je vivois honorée au sein de ma famille ? Tout étoit calme autour de moi ; comme tout est changé !.. Oh, qu'est à présent la maison de mon pere !

FRANVAL, *avec dignité.*

Vous y rentrerez, Zoé, avec un titre fait pour désarmer la haine... Mais faut-il que je te révele tout ce qui se passe en moi ?

Songe que je ſuis jaloux aujourd'hui d'occuper dans ton cœur la premiere place ; elle m'eſt due... Regrette un pere, j'y conſens ; mais ſi ta tendreſſe eſt égale à la mienne, prends mon ame, & triomphe de ces vaines terreurs. Si des hommes barbares nous perſécutent, eh bien, que demandons-nous ? que nous faut-il ? Un déſert & la liberté... Oſe t'abandonner à moi ; & ſous un ciel nouveau, ſur une terre étrangere, nous n'aurons là que le ciel & l'amour pour témoins, pour juges & pour maîtres.

ZOÉ.

Vous voulez me ſubjuguer toute entiere.. : Eh bien, ſoyez ſatisfait, je ne ſens, ne reſpire & n'agis plus que par votre volonté. Je retrouve en votre préſence le courage qui m'abandonne loin de vous ; mais tremblez auſſi de vous abuſer, & craignez, en m'annonçant le repos & le bonheur, de nous tromper tous deux.

FRANVAL.

Unis une fois, je défie le ſort & les

tyrans... Bientôt je vais... (*Il prend ſon chapeau & ſon fouet.*) Adieu pour quelques inſtans...

ZOÉ, *avec ſurpriſe & douleur.*

Vous me quittez, vous m'abandonnez ſeule ici?

FRANVAL.

Je ne voulois m'offrir à vous qu'à mon retour. Je vole & reviens. Je n'avois pas prévu... Je ſuis forcé... Ce mot dit tout. Liſez. (*Il préſente la lettre qu'il a écrite.*) Cette lettre vous inſtruira. (*Zoé ouvre la lettre, lit & garde le ſilence.*) (*Avec dignité.*) Il me tarde, Zoé, que vous ſoyez dans un lieu digne de vous recevoir. Je vais trouver cet oncle chéri dont je vous ai parlé... Là, vous retrouverez, j'oſe le dire, ce que vous avez quitté, & vous y ſerez libre de me donner un titre qui ne me ſera précieux qu'autant que je l'obtiendrai d'un cœur maître de ſoi.

ZOÉ.

Je frémis de me ſéparer de vous, même pour un moment.

FRANVAL.

Et moi, que ne donnerois-je pas pour m'épargner ces heures lentes & cruelles! Mais le plus tendre des amis, le plus aimé des freres va bientôt se rendre ici. Je lui ai écrit, il ne tardera point: je le connois trop bien; son zele s'enflammera dans ces circonstances. Quelle joie pour mon cœur, de vous retrouver tous deux à mon retour! Ah, c'est bien au milieu de vous qu'existe mon univers!

ZOÉ, *après avoir relu la lettre.*

Allez, Franval, puisque tout l'ordonne; mais gardez-vous d'exposer votre santé par une course trop violente; différez plutôt de quelques heures. Je serai moins impatiente avec mon frere... Ménagez-vous, Franval, & songez que c'est là m'aimer.

FRANVAL.

Depuis que l'amour m'anime, je résiste à toutes les fatigues; l'amour semble avoir doublé mon être. Les veilles, les courses, rien ne me coûte, rien ne m'abat. Un frere généreux, le héros de l'amitié appuie

notre tendresse ; elle sera triomphante, j'en nourris le doux pressentiment. Qu'il vienne dissiper tes craintes, qu'il te tienne lieu d'un pere dont la cruauté....

ZOÉ.

Arrête, cher Franval ; respecte-le ce pere justement courroucé. N'ajoutons point à l'offense qui lui a été faite. Est-ce à nous de l'accuser ? Peut-être en ce moment il maudit sa fille ; il la dévoue à la colere céleste ; en vous aimant, Franval, j'ai perdu sa tendresse... Si c'étoit pour jamais !.. Non, nous devons la recouvrer, ou mourir un jour de repentir & de douleur à ses genoux.

FRANVAL.

O Zoé, assemblage unique de toutes les vertus ! après les tourmens qu'il m'a causés, tu parviendras encore à me le faire aimer. Cette derniere victoire t'est réservée ; oui, j'ai tant d'amour près de toi, que je ne connois plus tout ce qui peut ressembler à la haine ; je lui pardonne au seul son de ta voix... Regne entiérement sur mon ame, Zoé, éteins-

y tout ſentiment qui n'eſt pas l'amour, fais rentrer dans ce cœur toutes les vertus paiſibles & douces ; je ne veux plus qu'aimer, je ne veux plus avoir d'autre ame que la tienne. Mais ſeche ces larmes, ſi elles ne ſont pas de tendreſſe, & ſonge que notre amour n'admet plus déſormais ces plaintes & ces regrets, partage des ames foibles & vulgaires. Notre amour eſt vertu, l'œil chaſte du ciel peut le contempler, & nos tranſports ſont purs comme ſa lumiere. (*Il baiſe la main de Zoé dans un ſilence expreſſif, & dit à voix baſſe à madame Gervais qu'il emmene :*) Venez, madame ; j'ai quelque choſe d'important à vous recommander.

SCENE IV.

ZOÉ, *ſeule.*

UN friſſon court dans mes veines.... Le préſent ne déchire-t-il pas aſſez mon cœur, ſans augmenter mes tourmens par la terreur

de l'avenir ! Quel ſera-t-il ? . . . Epuiſée par les pleurs & les gémiſſemens, je voudrois être forte, & je ſuccombe dès que ſa voix ne frappe plus mon oreille. . . . O Franval ! ton amante n'eſt plus rien, ſéparée de toi ; & ſi elle a quelque fermeté, ce n'eſt que lorſqu'elle t'entend.

SCENE V.

ZOÉ, Madame GERVAIS.

Madame GERVAIS.

AVEC quel empreſſement il me renvoie vers vous ! En quels termes touchans il m'a recommandé de ne point vous quitter ! . . . Quel feu ! quelle ame ! Non, j'ai peu vu d'amans comme lui. Il vous aime. . . . comme je veux que l'on aime. (*Un ſilence.*) Me voici donc entrée malgré moi dans votre confidence ; je ne la trahirai point : il feroit bien difficile de ne point s'attendrir ſur vous ;

on

on prend même votre défenſe en vous voyant. Vous étiez véritablement nés l'un pour l'autre : pourquoi votre pere ? . . .

ZOÉ.

Jaloux à l'excès de ſon autorité, il n'a jamais voulu pardonner à mon amant ma propre déſobéiſſance ; & les efforts que l'infortuné a faits pour le fléchir, n'ont ſervi qu'à l'irriter davantage.

Madame GERVAIS.

C'eſt un homme cependant bien eſtimable que votre amant.

ZOÉ.

Il eſt des caracteres inflexibles que rien ne déſarme... Mon pere eſt du nombre.

Madame GERVAIS.

Je crois ſon reſpect ſincere, profond, & je ne m'y trompe pas. D'ailleurs il a tout pour lui ; ſon ame eſt vraiment imprimée ſur ſa phyſionomie ; & je m'abuſerois fort, ſi elle n'étoit pas remplie de vérité & de nobleſſe.

ZOÉ.

Vous avez bien ſu le connoître, madame, & je me plais à vous entendre. Oui, mon amant eſt un homme vrai & digne de mon eſtime. Depuis cinq ans que je le connois, je n'ai découvert en lui que des vertus; elles ſont mêlangées, il eſt vrai, d'une certaine impétuoſité de caractere que je condamne, mais qu'on pardonne aiſément, car il redevient calme & doux un inſtant après. Il s'eſt fait aimer ſans chercher à me ſéduire; dès le premier moment je l'ai diſtingué de cette foule de jeunes gens, dont les éloges, à force d'être flatteurs, deviennent preſque des outrages. Mon amant a toujours été ſimple dans ſes diſcours & franc dans ſes actions. Avec lui j'ai pu me trouver ſeule ſans avoir à redouter un regard, & c'eſt cette confiance intime qui m'a perdue à l'inſtant de cette fuite inconcevable... Ma faute eſt énorme, je le ſais; c'eſt en ce moment qu'elle ſe montre dans tout ſon jour, & je ſens trop que rien ne pourra jamais l'effacer.

Madame GERVAIS.

Vous pouvez vous regarder ici comme dans un lieu ſûr, je vous déroberai à tous les regards; mais permettez-moi quelques réflexions. Si l'amour eſt ſouvent plus fort que la raiſon, celle-ci ne peut-elle pas triompher à ſon tour ? ne ſauroit-elle vous enſeigner les moyens de vous réconcilier avec un pere ? Il n'attend peut-être que votre retour, & vous pourriez alors trouver grace à ſes yeux.

ZOÉ.

Non : mon crime eſt irréparable... Le remords me tourmente, mais ſans me ramener à lui. Je l'aime & je l'offenſe ! Ah, qu'il eſt bien vengé !

Madame GERVAIS.

Il vous a beaucoup chérie, me diſiez-vous ?

ZOÉ.

Hélas !

Madame GERVAIS.

En vous rejetant dans ſon ſein, en ſatis-

faisant au devoir, touché de cette soumission qu'il attend sans doute, il s'appaisera peut-être & vous pardonnera à tous deux.

ZOÉ.

Il ne pardonneroit pas, & j'en perdrois la vie... Ce seroit peu; mais la tombe qui s'ouvre sous mes pas, mon amant m'y suit & s'y précipite après moi. Grand Dieu, je ne hasarderai point ses jours! Mes terreurs ne sont que trop légitimes; mon pere est l'homme inexorable: si je rentre en son pouvoir, je meurs, & le même coup, vous dis-je, donne la mort à mon amant.

Madame GERVAIS.

Pourquoi ce désespoir? Les entrailles d'un pere sont toujours prêtes à s'émouvoir aux cris de la nature & du repentir.

ZOÉ

Si je le croyois... Mais non: il n'y faut plus penser... Je le vois toujours se débattant sous la main qui remporta cette horrible victoire. Il m'appelloit à grands cris tandis que je fuyois. Pâle de colere, ses

yeux lançoient la foudre ſur ſa malheureuſe fille : le déſordre & le courroux de ce front vénérable... Mon ſupplice n'eſt point prêt à finir : cette image toujours préſente ſera mon éternel châtiment ; elle abrégera ma triſte vie. Non : plus de bonheur pour moi... Je n'ai plus de pere... Je l'ai trop offenſé... Que le ciel retranche de mes jours pour ajouter aux ſiens ! Mais il n'eſt plus en moi de ſoutenir ſa vue... Son aſpect, à cette heure, me donneroit la mort.

Madame GERVAIS.

Dans un âge ſi tendre, & avec des vertus ſi douces, comment avez-vous pu vous porter à tant d'audace, & contre qui ?

ZOÉ.

Je ne le ſais pas moi-même ; & lorſque je reporte mes regards ſur cet inſtant de ma vie, je friſſonne épouvantée, & je ne le conçois pas bien encore. . . . . Un bras invincible ſembloit m'entraîner... Plaignez-moi ; mais ſi vous aviez pu ſuivre les progrès de cette paſſion fatale, voir comment

l'amour, chaque jour plus victorieux, s'est rendu maître de mon cœur... Que n'ai-je point fait pour l'assujettir!.. Vains efforts! L'idée affreuse d'être séparée de lui, & pour jamais, m'effraya plus que si les gouffres de l'enfer se fussent ouverts à l'instant même, pour me dévorer... J'ai reculé, j'ai fui, j'ai cherché un asyle... Non : ses tendres soins, sa vue, son langage tiennent désormais à mon existence; je ne me livrerai plus d'inutiles combats, je rentre dans mon ame, & j'y trouve l'orgueil d'être aimée de lui. J'oserois révéler sa tendresse à toute la terre; & dans ce moment même, malgré tout ce qui m'environne, je ne me regarde point comme avilie.

Madame GERVAIS.

Sans vouloir placer sous vos yeux des images désespérantes, je ne puis vous dissimuler qu'en fuyant ainsi, vous hasardez la tête de celui que vous aimez.

ZOÉ, *épouvantée.*

Je hasarde sa tête, moi? Mais il ne m'a

point enlevée, jamais il n'en eut le deſſein ni la penſée; c'eſt moi qui lui ai crié de me délivrer....

Madame GERVAIS.

Il n'en ſera pas moins jugé criminel; & les loix, malgré tout ce que vous pourrez dire, ne ralentiront pas leur rigueur.

ZOÉ.

Hélas! je n'ai point ſongé aux loix des hommes. Qu'eſt-ce que les loix des hommes, & comment pouvoient-elles lire dans nos cœurs? Mais je répéterai dans les tribunaux, je dirai à toute la terre que mon amant n'eſt point un raviſſeur, ni un ſéducteur; que j'ai fui volontairement; que je me ſuis donnée...

Madame GERVAIS.

Il ſera ſous le glaive de la juſtice tant qu'il plaira à un pere de frapper.

ZOÉ.

Il frappera! Il n'épargnera pas le plus aimable des hommes!... Jamais il n'a ſu le connoître. Il ne mourra pas ſeul, il eſt vrai; mais ſe peut-il que j'aie expoſé ſes jours?

Que ne m'a-t-il plutôt oubliée ! . . M'oublier ! Ah ! j'embraſſe tous les tourmens avant celui-là. . . Eh bien, fuyons ſur une terre étrangere ; que j'y habite la plus humble des cabanes, que j'y vive ſolitaire, cachée, méconnue de l'univers, mais chere à celui pour qui je conſens à tout abandonner.

Madame GERVAIS, *la ſerrant entre ſes bras.*

Combien vous redoublez mon intérêt, aimable & malheureuſe enfant ! Combien vous m'attendriſſez ! En vain je blâmerois votre amour ; il eſt trop au-deſſus des paſſions ordinaires.

Z O É.

Depuis ce que vous m'avez dit, les terreurs s'amaſſent dans mon ſein. Quoi ! on le chargeroit de ma propre révolte ? Hélas ! je voudrois être en ce moment dans un déſert inhabité, le ſouſtraire, le dérober à tous ces hommes inſenſibles & cruels, à ces tyrans farouches, à ces bourreaux qui ne ſavent ni connoître ni pardonner à l'amour. Ils n'ont donc jamais aimé ? Je voudrois....

(*On entend du bruit.*) (*Avec le cri de la frayeur.*) On vient; cachez-moi.... Mes genoux chancelent... Tout eſt pour moi un juge, un accuſateur, un miniſtre de la vengeance.

Madame GERVAIS, *la ſoutenant.*

Raſſurez-vous... C'eſt la voix de notre André, ce ſerviteur fidele... Oui, c'eſt lui-même; il a fait diligence. Je vous l'avois bien dit que ce garçon-là iroit grand train.

SCENE VI.

ZOÉ, Madame GERVAIS, ANDRÉ.

ANDRÉ *tout botté & le fouet à la main, entre, & on le voit buvant un verre de vin à la porte.*

Me voilà... Me voilà... Eſt-ce bien aller? Oh, oh, c'eſt que je ſuis de tout cœur, voyez-vous, pour le monde que j'aime moi!.. Mais où eſt-il donc le monſieur?

Madame GERVAIS.

Le monſieur va venir. . . . . En attendant, rends toujours compte de ton meſſage à mademoiſelle.

ANDRÉ, *ſecouant la tête.*

Oui, vraiment oui, rendre compte à d'autres ! Vous avez beau être ma maîtreſſe ; je fais mon devoir, moi. . . Tenez, je vous le dis, tant que vous reſterez là on ne m'arrachera pas ſeulement une ſyllabe.

Madame GERVAIS.

Et pourquoi donc, André ?

ANDRÉ.

Pour raiſon. C'eſt qu'il y a des choſes dans cette affaire, que le monſieur ne vous a pas dites, & que je ſais, moi, mais ſous le ſecret. . . Ainſi, vous me voyez bien, me voilà ; mais je ne parlerai ni plus ni moins qu'un terme.

(*Madame Gervais va pour ſe retirer.*)

ZOÉ, *l'arrêtant.*

Mais il n'y a point de ſecret pour vous, madame ; mes plus intimes penſées vous ſont

déjà connues, & je ne vous en cacherai aucune. . . Reſtez, reſtez, je vous en prie; j'ai trop beſoin de vos conſolations, elles me ſont trop cheres. Parlez, André, parlez devant madame, & dites tout ce que vous ſavez, comme ſi j'étois ſeule.

ANDRÉ.

Puiſque mademoiſelle le permet, à la bonne heure, cela change la theſe... Je vais donc parler d'après votre volonté, mademoiſelle. (*A madame Gervais.*) Sans cela, quoique ma maîtreſſe, vous ne feriez point dans la confidence de ce que j'ai vu.

ZOÉ.

Parlez, mon cher André, parlez; vous pouvez tout dire : qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous appris ?... Ne me déguiſez rien... Il faut que je ſache tout, quelque funeſtes que puiſſent être ces nouvelles.

ANDRÉ.

J'obéis donc; c'eſt que je fais mon thême, moi, voyez-vous. On ne me ſurprendra point à babiller ſur les hiſtoires d'autrui. Cela ne me

regarde pas, chacun pour ſoi... Voilà donc ce que j'avois à vous rapporter... Je ſuis arrivé dans une maiſon, où je crois qu'il n'habitoit plus perſonne... Ce qui y reſtoit étoit dans une affliction comme on n'en voit pas. On diſoit que le maître du logis venoit de le quitter, mais pour bien du tems, juſqu'à ce qu'il eût rattrapé ſa fille, pour la cloîtrer entre quatre murailles à tout jamais.... Je ſuis donc entré dans une ſolitude, où tout le monde étoit effaré. J'ai demandé après M. de S. Maxandre fils, qui eſt monſieur votre frere, n'eſt-il pas vrai, mademoiſelle ? & cela pour lui remettre, ſans être vu de qui que ce ſoit, à lui-même en main propre & point à d'autre, la lettre dont j'avois l'honneur d'être le porteur. Les gens me regardoient ſans me voir, & me répondoient ſans m'entendre. Tant à la fin que monſieur votre frere eſt venu lui-même en perſonne à ma rencontre. Quand il m'eut dit ſon nom, & qu'il me l'eut répété pluſieurs fois, je vis bien que c'étoit lui, & alors je tirai une lettre de ma

poche, & je la lui gliſſai dans la main, en regardant autour de nous ſi perſonne ne nous voyoit... Oh, ſi vous aviez vu avec quelle précipitation il a briſé le cachet! Il ne la liſoit pas cette lettre, il la dévoroit... C'eſt un bien beau garçon que votre frere, mademoiſelle; & ma foi, ſi vous me permettez de vous le dire, il vous reſſemble beaucoup: mais en même tems c'eſt un excellent cœur; car je l'ai vu pleurer, & cela m'a tout attendri... Il vouloit écrire, & puis il ne vouloit plus; il marchoit, s'arrêtoit, ſanglottoit; & puis tout-à-coup me ſerrant dans ſes bras, il m'a dit: *pars, mon cher ami, pars, dis que je m'y rendrai.* Et puis reprenant ſon ſilence, portant la main à ſon front, & marchant à grands pas, il n'a plus rien dit du tout... Je m'en allois: il m'a rappellé; & ſe mettant à écrire devant moi ce qui eſt là-dedans, il m'a embraſſé encore une fois: ce qui m'a fait plus de plaiſir en vérité que tout l'argent qu'il me donnoit; car n'eût-ce été la crainte de lui faire une inſulte, je lui aurois rendu

ſon argent : tant j'ai pris de l'amitié pour lui, ſur ſa bonne mine & ſur ſes nobles façons. . . Je l'aime, moi, je l'aime ; car c'eſt un homme bien aimable. . . Auſſi, comme il m'avoit recommandé de venir vîte, j'ai couru ventre à terre, & voilà la lettre.

ZOÉ, *la prenant avec vivacité, & faiſant un mouvement pour la décacheter, puis s'arrêtant tout-à-coup.*

Qu'allois-je faire ! C'eſt à lui qu'elle eſt adreſſée, & non à moi ; il y a là peut-être des choſes que je dois ignorer. . . Et ne t'a-t-il rien dit pour moi mon frere ?

ANDRÉ.

Non, mademoiſelle, pas un mot. En me quittant, il s'eſt caché le viſage de ſes deux mains, & puis il s'eſt enfoncé dans cette longue maiſon, où je l'ai perdu de vue. . .

ZOÉ.

Rien pour moi ! . . . Que cet oubli m'eſt ſenſible ! Eh ! mon frere me verroit-il avec mépris ? Ce ſeroit bien là le dernier coup du malheur.

Madame GERVAIS.

Mais la lettre dit ſans doute ce qu'il n'a pu dire de vive voix. . . . Attendez, & vous y verrez ſûrement des marques de ſa tendreſſe.

ZOÉ.

Ah, s'il ne m'aimoit plus, que deviendrois-je! Faudroit-il tout perdre en un jour! (*A André.*) Allez vous repoſer, mon cher André, & ſoyez ſûr que vos peines ſeront bien récompenſées.

ANDRÉ, *gaiement.*

S'il le faut, je ſuis prêt à repartir, quoique bien las; le tout pour votre ſervice, mademoiſelle, entendez-vous? & cela ſans intérêt au moins. . . . Demandez à madame comme je ſuis. . . . Allez, quand quelqu'un me plait, & qu'une perſonne eſt belle & touchante comme vous, honnête & poli comme ce monſieur, il n'y a pas beſoin de me dire mon devoir: j'irois à Rome d'un trait. . . Je vais là-bas faire un ſomme, ſous votre bon plaiſir; mais pour peu que vous ayez beſoin de moi, vous n'aurez qu'à crier,

alerte André, alerte ! Et André ſera debout à vos ordres. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

ZOÉ, Madame GERVAIS.

ZOÉ.

VOILA un garçon qui me paroît d'un excellent naturel.

Madame GERVAIS.

Il m'eſt fort attaché. Il poſſede d'ailleurs un de ces caracteres heureux, qui prennent le tems comme il vient. Il eſt même ſuſceptible d'une ſorte de grandeur d'ame. Quelque fatigue qu'il eſſuie, on ne l'entend jamais ſe plaindre ; habitué à ſon genre de vie, comme il n'en connoît pas d'autre, il ne murmure point, & jamais la peine ne lui ôte la gaieté.

ZOÉ.

Il a vu cette maiſon, où j'ai ſemé le trouble & la conſternation ; cette maiſon abandonnée

par

par les amis de mon pere, qui s'y plaisoient tant, aujourd'hui triste & solitaire... ah! je ne mérite point ses regrets. Suis-je digne qu'il daigne poursuivre sa fille coupable?.. Eh! si mon frere ne venoit point, s'il abandonnoit sa sœur.... que deviendrois-je!..... Dans le monde entier je suis seule. Ah, Franval, Franval, où êtes-vous! (*Un grand silence.*)

Madame GERVAIS, *la retirant d'une rêverie profonde.*

Vous tombez dans un état bien sombre. Ne vous abandonnez pas à vos lugubres pensées. Cherchez plutôt à vous distraire... Je ne vous proposerai point de prendre l'air autour de la maison, il y auroit peut-être du danger; mais descendez au jardin, vous vous promenerez sous une allée couverte, & j'éloignerai tout le monde...

ZOÉ, *dans un certain désordre.*

Mon pere!... mon frere!...Franval!... Ils sont là... Je les vois; ils m'interrogent; ils m'accusent; ils me parlent tous ensemble...

Dieu ! à qui réſiſter des trois ? (*Madame Gervais cherche à la diſtraire.*)

Madame GERVAIS.

Ne ſuivez point ces fantômes de votre imagination.

SCENE VIII.

ZOÉ, Madame GERVAIS, BERTRAND.

BERTRAND, *d'un ton niais & très-lent.*

JE viens, madame, ſelon que vous m'avez dit tantôt, qui étoit de vous avertir de tout ce qui viendroit ici. Il y a là-bas, au haut du grand chemin, ſur la montagne, une chaiſe de poſte qui nous arrive au grand galop. Je ne fais que de l'appercevoir. . . . Quels chevaux donnera-t-on ? Il en faudra quatre, car il y a poſtillon.

ZOÉ.

Une chaiſe de poſte ! Tout mon ſang ſe glace. . . Si c'étoit ! . . .

Madame GERVAIS.

Mais il arrive ici des chaises de poste à toutes les heures. Je veillerai sur vous ; n'ayez point d'inquiétude. (*A Bertrand.*) André dort ?

BERTRAND.

Oui, madame. Il est présentement dans l'écurie, occupé à ronfler tout son saoul.

Madame GERVAIS.

Ne l'éveillez pas : je vais voir ce que c'est. Allez toujours, allez, Bertrand.

BERTRAND.

Oh ! vous avez encore un bon quart d'heure avant que l'on arrive ; car le chemin est glissant.

SCENE IX.

ZOE, Madame GERVAIS.

Madame GERVAIS.

C'EST peut-être votre frere ; ne l'attendez-vous pas ?

ZOÉ.

Mon frere ? Non : ce n'eſt pas lui, il arriveroit ſeul à franc étrier. Il ne m'a pas envoyé un mot d'écrit... Que penſe-t-il de ſa ſœur !.. Si j'avois perdu ſon eſtime ! ... Ah, quel tourment ! ... Madame, ne me quittez pas, je vous en conjure.

Madame GERVAIS.

Deſcendez dans la ſalle baſſe. Comme elle n'eſt pas deſtinée aux voyageurs, perſonne n'y entre, & vous y obſerverez facilement de l'œil qui viendra... Si c'eſt votre frere, vous frapperez cinq petits coups, & je l'introduirai ſur-le-champ. Enfin vous ne ſerez apperçue de qui que ce ſoit, & vous verrez arriver tout le monde. Retenez bien le ſignal. En attendant, ſi vous voulez vous diſſiper, je vous prêterai quelques livres.

ZOÉ.

Je ſuis trop troublée pour pouvoir lire. J'ai aſſez de rêver à mes malheurs.... Je me trouve dans un accablement mortel; ma tête eſt dans un déſordre... Déjà cette journée

me paroît éternelle.... Qui ſait l'heure où Franval arrivera!..Qui ſait!.. Ah, Franval, Franval!..... ſi j'ai quelque fermeté, elle m'abandonne dès que je ne jouis plus de ta préſence.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(On voit Zoé qui traverse la Scene & fuit avec précipitation; elle est toute effrayée & se cache le visage. Madame Gervais la suit.)

ZOÉ, Madame GERVAIS.

ZOÉ.

CIEL! où fuir?.. où me cacher?... où trouver un abyme assez profond? Malheureuse!... Terre, ensevelis-moi!

Madame GERVAIS.

Vous me jetez dans un terrible effroi.... Seroit-ce votre pere?

ZOÉ.

Oui, c'est lui... Jamais je ne soutiendrai sa vue.... je tomberois anéantie.

Madame GERVAIS.

Et pourquoi ſortir de l'endroit où vous étiez ?

ZOÉ.

Il parloit d'y entrer. J'ai entendu ſa voix terrible, menaçante : la frayeur, plus forte, a emporté mes pas. J'ai couru ſans ſavoir où j'allois ; tout mon ſang s'eſt retiré de mes veines... Un nuage épais ſe répand ſur ma vue... Je ne puis plus marcher... ſecourez-moi....

Madame GERVAIS.

Modérez vos frayeurs... Si vous alliez vous évanouir...

ZOÉ.

C'eſt ſa voix redoutable qui briſe encore mon ame.... Soutenez-moi ; je me meurs.

Madame GERVAIS, *ouvrant un cabinet voiſin avec précipitation.*

Ah, malheureuſe enfant ! vous ne pouvez plus revenir ſur vos pas. Poſſédez-vous. J'entends du bruit. Entrez vîte dans ce cabinet, & fermez-vous en-dedans.

ZOÉ, *se traînant avec peine.*

C'est le froid du trépas qui est venu glacer tous mes sens.

Madame GERVAIS, *la poussant dans le cabinet.*

Du courage, ou vous vous perdrez... Entrez, & tirez le verrouil.

SCENE II.

S. MAXANDRE pere, Madame GERVAIS.

S. MAXANDRE pere. *On l'entend lorsqu'il est encore derriere le théatre.*

Je sais ce que je veux ; je sais ce que je cherche.... Je prétends visiter par-tout... qu'on me laisse... retirer.

(*Il entre en regardant de tous côtés dans la chambre ; il tient ses pistolets d'une main, & les pose sur une table ; il s'assied brusquement, se leve, marche à grands pas, le*

visage tourné tantôt vers la porte, tantôt sur madame Gervais. Il est comme un homme fort agité & qui hésite s'il doit sortir ou rester.)

Madame GERVAIS.

Vous avez bien de la peine, à ce qu'il me paroît, monsieur, à trouver une chambre qui vous convienne.... Avez-vous assez parcouru toute ma maison, pour vouloir bien vous décider?

S. MAXANDRE pere.

Est-ce vous, madame, qui êtes la maîtresse de ce logis?

Madame GERVAIS.

Oui, Monsieur.

S. MAXANDRE pere.

Répondez-moi : quel est le monde logé ici?

Madame GERVAIS.

Il n'y a personne pour le présent, monsieur; vous êtes maître de toutes les chambres, & vous pouvez choisir.

S. Maxandre pere.

Gardez-vous de me tromper, madame, & dites-moi la vérité en tout. J'ai droit de vous interroger. Il doit avoir paſſé par ici deux coupables que je pourſuis. L'une eſt une malheureuſe dont je ſuis le pere; l'autre eſt ſon ſuborneur & ſon raviſſeur. Sont-ils venus? Se ſont-ils arrêtés? Sont-ils partis? Les avez-vous vus? Je vous ordonne de me déclarer ce que vous ſavez, & de m'indiquer la route qu'ils ont priſe.

Madame Gervais.

Cette poſte, monſieur, eſt éloignée de la route ordinaire. Si ce ſont des gens qui fuient, ils n'auront certainement pas pris ce chemin... Je ne connois point ceux dont vous me parlez.

S. Maxandre pere.

Si vous m'en impoſiez, madame, vous auriez lieu dans la ſuite de vous en repentir... Je vous en préviens.

Madame Gervais.

Je ne ſais pourquoi vous m'adreſſez de telles menaces, monſieur...

S. MAXANDRE pere.

Elles ne feroient pas vaines... (Se *recueillant.*) J'aurai donc mal combiné... O fureur ! (*Se levant.*) Allons... Si je favois qu'ils fuffent cachés quelque part, & que vous les dérobaffiez à ma jufte vengeance, j'embraferois cette maifon de mes mains, plutôt que de les voir m'échapper... Je les joindrai, quoi qu'ils faffent. Le châtiment pourra être tardif, mais il eft inévitable.... S'il faut errer toute ma vie, je la dévoue toute entiere à leur pourfuite... Il faudra bien enfin que je les rencontre, & alors malheur à tous deux. (*Un domeftique entre & lui préfente fur une affiette du pain & du vin.*)

LE DOMESTIQUE, *d'un ton de voix touché, & fuppliant fon maître.*

Nous vous en conjurons tous, monfieur, un moment de repos; prenez du moins quelque nourriture; n'altérez pas à ce point votre fanté. Depuis trois jours...

S. MAXANDRE pere. *Il prend un morceau de pain, & après l'avoir trempé dans du vin, il le porte à sa bouche; au lieu de l'avaler, il le rejette sur l'assiette & dit:* Ote cela... J'étouffe.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur, prenez sur vous...

S. MAXANDRE pere.

Ote cela, te dis-je; nous ne sommes pas encore prêts de nous reposer... Remonte à cheval sur-le-champ. Poursuis la route à droite, tant que tu pourras aller; je prendra la gauche; tu reviendras ensuite, si tu n'as rien découvert... Observe tout, interroge tout, seme l'argent, n'épargne ni soins ni promesses, suis les moindres indices... Allons, des chevaux: je ne demeure plus ici qu'un instant.

LE DOMESTIQUE.

Mais encore, monsieur, écoutez nos prieres..... Quoi, sans vous débotter?.. Vous ne vous donnez pas un moment de repos. Il seroit tems néanmoins de songer à vous.

S. MAXANDRE pere, *avec un ton & un geste de colere.*

Ne m'as-tu pas entendu ?.. Non, non, mes yeux ne se fermeront au sommeil, que lorsque les tenant en ma puissance, j'aurai puni l'infame à ses yeux. C'est alors que je pourrai me permettre quelque repos.

Madame GERVAIS, *à M. de S. Maxandre.*

Monsieur seroit beaucoup mieux dans la salle, où il y a du feu, que dans cette chambre.

S. MAXANDRE pere.

Je m'y plais. (*Après un silence.*) Ecoutez-moi, madame, je vous fais compter mille louis, si vous parvenez à me les faire découvrir. C'est le prix auquel je m'engage pour qui me rendra ce service ; mais songez en même tems que je deviens l'implacable ennemi de quiconque aura favorisé leur retraite, ou dissimulé leur fuite.

Madame GERVAIS.

Eh, comment voulez-vous, monsieur, que je protege la retraite ou la fuite de ceux dont vous me parlez ?

S. MAXANDRE pere.

Il vous ſera facile de les reconnoître. Le crime eſt gravé ſur le front du raviſſeur ; il eſt un de ces hommes audacieux & lâches, qui comptent pour rien l'honneur & le repos d'une famille. Votre devoir, madame, eſt d'embraſſer ma cauſe ; c'eſt celle de tous les peres. La ſociété doit s'armer contre la perfidie, le rapt & la licence. Je ſuis pere, madame, & pere outragé dans ce que j'avois de plus cher. Vous m'en voyez verſer devant vous des larmes de douleur & de rage.

Madame GERVAIS.

Croyez, monſieur, que je ne ſuis point une femme que l'on toucheroit avec de l'or. Vos paroles ſuffiroient... Je vous plains d'être dans une ſituation ſi violente. Ne pourriez-vous pas commander à vous-même ? Je deſirerois beaucoup que vous fuſſiez plus calme, ou du moins plus modéré.

S. MAXANDRE pere, *frappant du pied.*

Modéré... modéré... quand on vous arrache le cœur, quand je ſuis ſur un braſier

ardent qui me dévore !.. Soulagez-moi, ſoulagez-moi, en m'indiquant le chemin qu'ils ont pris, ou laiſſez-moi à ma juſte fureur. (*Après un repos.*) Ah ! plutôt, madame, entrez dans l'excès de mes peines. Aucune tache n'a jamais ſouillé ma vie. J'ai vécu avec honneur ſoixante ans, & tout ce qui m'environnoit faiſoit ma gloire. La honte & l'opprobre m'attendoient au terme de ma carriere ; un ennemi de mon ſang m'a enlevé mon enfant qu'il a ſéduite. Il a porté ſur moi ſes mains hardies... Je cours lui arracher d'une main ſa proie, & de l'autre le renverſer ſanglant à mes pieds. Il ſervira d'exemple à tous les ſcélérats de ſon eſpece, & celui-là du moins ſera puni d'un maniere éclatante... Mais que fais-je ! Mes propres emportemens me trahiſſent ; on me redoute, on ſe tait en ma préſence ; on me déguiſe la vérité... Si ces murs pouvoient parler, ils me diroient peut-être qu'ils ont ſéjourné en ce lieu même. Eh ! je ne ſais quelle fauſſe pitié rend autrui complice du forfait.... C'eſt ce que je vais

ſavoir plus loin ; & s'il faut que vous les ayez protégés, madame, tremblez. (*Il prend ſes piſtolets, fait le tour de la chambre, obſervant tout avec attention. Il s'arrête devant la porte du cabinet.*) Mais qu'eſt ceci, madame ? eſt-ce une porte de cabinet ou d'eſcalier ? Je n'ai point vu là-dedans. (*Il fait un geſte pour pouſſer la porte.*)

Madame GERVAIS *effrayée, ſe met au-devant.*

Monſieur, c'eſt une porte condamnée.

S. MAXANDRE pere.

Une porte condamnée ? Pourquoi donc cette précipitation, madame ? Vous changez de couleur. . .

Madame GERVAIS.

J'ai droit d'être offenſée du ſcandale que vous faites chez moi. . . . Vous devez ſavoir, monſieur, qu'on n'eſt point autoriſé à faire de pareilles viſites.

S. MAXANDRE pere, *avec joie.*

Quel coup de lumiere ! . . . O l'heureux moment de ma vie ! en croirai-je mes ſoupçons

Cette porte eſt un foible rempart.... je la renverſe.

Madame GERVAIS, *ſe mettant devant la porte.*

Arrêtez, monſieur, arrêtez.... Au ſecours !

S. MAXANDRE pere.

Vaine réſiſtance. Croyez-moi, madame, retirez-vous.

Madame GERVAIS.

Quelle violence ! Au ſecours ! au ſecours ! (*Quelques perſonnes de la maiſon montent, & s'arrêtent à la porte de la chambre.*)



SCENE III.

(*Zoé ouvre elle-même la porte du cabinet, & tombe à genoux devant ſon pere; madame la ſoutient dans cette humble poſture. Pendant ce tems, S. Maxandre pere, mettant un piſtolet en arrêt, ſe précipite dans le cabinet.*)

S. MAXANDRE pere, *entrant dans le cabinet.*

SI tu es là, malheureux, demande pardon à Dieu; voici ton dernier moment. (*Il revient ſur la ſcene.*) Il échappe à ma vengeance.

ZOÉ, *toujours proſternée.*

Mon pere!

S. MAXANDRE pere, *avec la froideur du mépris & de l'indignation.*

Je devrois te renverſer, te fouler ſous mes pieds. Mais non : je veux que tu gémiſſes de ta trahiſon chaque jour de ta

vie.... Va, cesse de pleurer : les larmes m'endurcissent.

ZOÉ.

Je n'ai point l'audace d'attendre ici ma grace; mais dans cet état d'humiliation & de terreur, mon pere, ayez pitié de moi.

S. MAXANDRE.

Je ne ferai pas seul à être malheureux.... Que le remords te déchire, & que la honte t'écrase! Tu vas recueillir les fruits de ta rebellion. Sois préparée à tout. Ce n'est qu'en marchant sur ma tombe, que tu pourras sortir de la prison où tu vas descendre.... Demande présentement au ciel l'heure de ma mort; appelle mon trépas. Ces vœux seront dignes de toi.

ZOÉ.

J'embrasse les chaînes les plus pesantes, & avec la plus parfaite résignation; mais croyez du moins que je respecte, que je chéris, que je bénis la main qui me frappe, & sous laquelle je m'humilie.

S. MAXANDRE.

Fille dénaturée, qui dans un ſeul inſtant as oublié vingt années de tendreſſe & de ſoins paternels. . . toi que j'aimois, toi que j'ai trop aimée ... ſois maudite !

ZOÉ, *en jetant un cri.*

Mon pere, épuiſez ſur moi toutes vos vengeances, je les mérite; mais ne me maudiſſez pas.

S. MAXANDRE pere.

Ma malédiction reſtera ſur ta tête, pour prix de ta révolte, & je ne ſais moi-même quand je la leverai.

ZOÉ.

S'il ne faut que mon ſang pour effacer mon crime, il eſt à vous; mais, mon pere, mon pere, ne me maudiſſez pas. (*Levant les yeux au ciel & les mains jointes.*) Dieu bon & miſéricordieux, Dieu clément, qui prends pitié des cœurs repentans, éclaire-moi, guide-moi, inſpire-moi ! Que dois-je faire pour fléchir un pere, pour éloigner de ma tête la foudre de ſa malédiction ?

S. MAXANDRE pere.

Il falloit l'invoquer au moment que tu conçus ton coupable projet. Le ciel, le ciel n'exauce point les vœux d'une fille rebelle, lorſque les cris vengeurs d'un pere les interceptent, & la vouent à l'anathême qu'elle a mérité.

ZOÉ.

Ah! tout crime eſt pardonné, quand il eſt ſuivi d'un vrai repentir... O ma mere, ma mere, pourquoi n'êtes-vous plus! Je vous invoque; que mes cris percent votre tombe. Parlez au cœur de mon pere.

S. MAXANDRE pere.

Ta mere, qui fut vertueuſe, rougit de toi, & doit s'eſtimer heureuſe de n'être point ici témoin de ta honte... Ceſſe de l'invoquer : elle rejette tes prieres.

Madame GERVAIS, *ſuppliant M. de S. Maxandre.*

Ah, monſieur, de grace, épargnez-la par pitié!.. Voyez... Si foible, hélas! comment peut-elle réſiſter à tant de ſouffrances?

S. MAXANDRE pere.

Leve-toi, & prends des forces... Tu en auras besoin pour les épreuves que tu dois subir.

ZOÉ, *après avoir été relevée & assise par madame Gervais.*

Tous les objets me paroissent troubles. (*A madame Gervais.*) Eh ! pourquoi me secourez-vous ? Laissez-moi mourir... Que la mort me paroîtroit douce en ce moment !

S. MAXANDRE pere, *d'un ton ironique.*

L'amour donne du courage, & l'on peut tout braver, tout endurer avec un tel sentiment. (*Après un silence.*) Mais quoi, il t'a déjà délaissée ? Si-tôt infidele ? Ainsi le séducteur dédaigne le premier sa victime... Il faut encore que ton pere te fasse violence pour te procurer un asyle... Tes yeux semblent chercher les traces de ses pas ; tu irois au-devant de lui, le supplier d'être moins inexorable ; mais dans le cours de ses conquêtes, il est allé sans doute chercher ailleur quelqu'autre malheureuse qui ne lui coûtera pas plus que toi à séduire.

ZOÉ.

O mon pere ! je vous vois comme un Dieu courroucé. Je me profterne fous la main qui me châtie ; mais, oferois-je vous le dire ? c'eft contre votre propre confcience que vous outragez Franval. Vous favez qu'il n'eft ni vil, ni lâche, ni corrupteur ; vous l'avez eftimé ; & depuis que l'orgueil, trop ordinaire à votre fang, a impofé filence à votre amitié, c'eft dès ce moment que vous n'avez plus voulu le connoître : & voilà la fource de nos malheurs... Non, je ne réfifterai point à votre autorité ; je la refpecte, & je fubirai courageufement ma deftinée... Que n'avez-vous été témoin de mes combats ! Ils ont furpaffé mes forces... Mais avant de mourir, fouffrez que je vous dife qu'il ne tenoit qu'à vous de trouver un fils foumis & tendre dans ce même homme pour qui feul vous fûtes injufte, & dont vous brûlez aujourd'hui de répandre le fang.

S. MAXANDRE pere.

Quoi, tu ofes le juftifier en ma préfence !

Quoi, ton aveugle paſſion t'égare à ce point! Précipite-moi dans la tombe, mais épargne-moi un dernier affront. (*Après un ſilence.*) C'eſt là l'enfant dont je me plaiſois autrefois à enviſager les vertus, celle que je voyois croître pour être l'honneur de ma maiſon & la conſolation de ma vieilleſſe... Ah! Dieu, je ne ſens aujourd'hui que le regret de t'avoir fait naître!

ZOÉ.

Eh, pourquoi ſuis-je née!

S. MAXANDRE pere.

Que n'es-tu morte au berceau, avant...

ZOÉ.

Il m'eût été plus facile de mourir que de ne point enfreindre votre inexorable défenſe.

S. MAXANDRE pere.

Avec le tems j'aurois pu me laiſſer fléchir.

ZOÉ, *vivement.*

Vous auriez pu vous laiſſer fléchir? Eſt-ce vous qui parlez, mon pere?.. Non... non... c'eſt une image que vous m'offrez aujourd'hui pour combler mon déſeſpoir.

S. MAXANDRE pere.

L'obéiſſance & la ſoumiſſion auroient pu me déſarmer!

ZOÉ, *pouſſant un cri douloureux.*

Ah, Dieu, eſt-il poſſible! .... L'obéiſſance!

S. MAXANDRE pere.

Elle auroit imprimé ſur ton front la dignité d'épouſe; mais indigne à jamais de ce nom, étrangere aujourd'hui à tes parens, au lieu de l'alégreſſe de ta famille, des larmes de joie & des bénédictions d'un pere, tu ne recueilles que l'opprobre & la honte. Je t'y vois inſenſible, parce que rebelle à tous les devoirs, perfide, dénaturée, livrée à ton fol amour & peut-être au fond du cœur parricide...

ZOÉ, *avec véhémence.*

Moi, parricide! Arrêtez, mon pere, arrêtez. Ici le châtiment ſurpaſſe le crime...

S. MAXANDRE pere.

Quel droit as-tu à ma pitié? .... Tu as foulé aux pieds cette vertu qui dans ton ſexe

nourrit toutes les autres ; & que dois-je attendre d'une ame que le vice a fouillée ?

ZOÉ.

Je ne prétends point diminuer l'énormité de ma faute ; mais, je puis le protefter devant vous, devant Dieu que j'attefte, & dont l'œil voit tout, ce cœur eft demeuré pur. Digne de votre courroux, mon pere, il ne l'eft point de vos mépris.

S. MAXANDRE pere.

Je tire le rideau : que m'importe ce que tu es ? je vois ce que tu parois être... Allons, il eft tems de marcher vers le cloître, d'où tu ne fortiras qu'au moment où mon cercueil defcendra dans la terre.

ZOÉ.

A ce prix, puiffé-je n'en jamais fortir !

S. MAXANDRE pere.

C'eft pour la derniere fois que nous fommes enfemble, & nous ne fommes plus faits pour nous rencontrer.... Le dernier vœu que ma commifération te laiffe, c'eft que tu appaifes la colere du ciel, & que tu te récon-

cilies avec les vertus que tu as méconnues.

ZOÉ.

Ah ! ſi le ciel eſt ſenſible à la profondeur, à la vérité des remords, j'ai déjà obtenu grace devant lui. (*A madame Gervais.*) Adieu, madame ; je ne vous oublierai jamais. (*En l'embraſſant, elle lui dit à l'oreille :*) Ecartez Franval, prévenez le plus grand déſaſtre... C'eſt pour lui que je tremble.

Madame GERVAIS, *à voix baſſe.*

Mon zele redoublera ; repoſez-vous ſur moi. (*Haut.*) Je voudrois bien ne vous avoir jamais connue, aimable & malheureuſe enfant. Je ſoutiendrai que vous êtes ſans tache, que votre cœur eſt noble & pur ; un jour vous appaiſerez le courroux d'un pere, & il vous verra telle que je vous vois. Croyez au pardon, au retour de ſa tendreſſe.

ZOÉ.

C'eſt la ſeule grace que je vais demander au ciel... J'ai commis une grande faute ; je vais l'expier. (*Embraſſant madame Gervais.*) Adieu. (*On voit paroître dans le fond du*

théatre S. Maxandre fils.) Ciel, que vois-je! Mon frere!

SCENE IV.

S. MAXANDRE pere, S. MAXANDRE fils, ZOÉ, Madame GERVAIS.

S. MAXANDRE fils, *ſe précipitant dans les bras de ſa ſœur.*

AH, Zoé, où te conduit mon pere!.. Tu es dans mes bras; ils ne te quitteront plus!

ZOÉ.

Et tu oſes m'embraſſer!

S. MAXANDRE fils, *la preſſant ſur ſon ſein.*

Si je l'oſes!.. Aurois-tu douté de ton frere dans ces circonſtances extrêmes?.. Combien tu l'aurois offenſé!

S. MAXANDRE pere.

Je te reconnois, fils ingrat. Qui t'amene ici? Ta lâche amitié pour un traître... Au lieu de venger notre affront, tu proteges un

vil ſuborneur ; tu te rends ſon appui. Viens, viens le défendre contre moi. Mais ne crois pas le dérober à mes coups ; il n'eſt aucune puiſſance ſur la terre capable de le ſauver. En le couvrant de ton corps, tu n'écarterois point la mort que je lui deſtine.

S. MAXANDRE fils.

Oui, vous l'avez dit. J'accours ici, & graces au ciel, j'arrive aſſez à tems pour ſauver ma ſœur, vous & mon ami.

S. MAXANDRE pere.

Ton ami !

S. MAXANDRE fils.

Mon pere, la fureur égare votre raiſon, & je viens vous rendre à vous-même... Tous trois également aveuglés par la paſſion, l'amitié ſainte & courageuſe m'ordonne de me montrer, de parler & d'agir... Eh quoi ! lié à elle dès l'enfance, connoiſſant ſon cœur & ſes vertus, j'abandonnerois ma ſœur, je la laiſſerois expoſée à vos rigueurs dans un moment où vous ne vous connoiſſez plus vous-même ? .. Le ſang me donne auſſi des droits...

Elle n'a plus de mere, hélas ! pour plaider sa cause ; elle a perdu votre estime : je veux parvenir à lui rendre tout ce qu'elle a perdu.

S. MAXANDRE pere.

Crains de te rendre bientôt aussi coupable qu'elle.

S. MAXANDRE fils.

Ce que je crains le plus, c'est son éternelle infortune... N'allez pas suivre le courroux qui vous domine ; voyez plutôt des enfans qui se sont égarés, mais qui demandent de revenir à vous, & qui crient à votre cœur de pardonner.

S. MAXANDRE pere.

Moi, pardonner !

S. MAXANDRE fils.

Oui, vous êtes pere... Je l'assiégerai ce cœur, de tant de manieres qu'à la fin j'en trouverai l'endroit sensible... Je dois m'opposer à ce qu'elle soit captive... Vous voulez la jeter dans un cloître. Dût-il m'en coûter ici la vie, j'ose m'y opposer, & la prendre sous ma garde.

S. MAXANDRE pere.

Je ne m'attendois pas à cet excès d'audace... Ainſi vous devenez tous téméraires, quand il s'agit de me braver! Et voilà mes enfans!

ZOÉ, *aux pieds de ſon pere.*

Vous me voyez à vos pieds, ſoumiſe & réſignée au plus rigoureux châtiment.

S. MAXANDRE fils, *avec rapidité.*

Vous m'approuverez, mon pere, mais dans un tems plus calme... Soyez moins inexorable, & nous ſommes toujours vos enfans... Rien ne peut-il vous toucher? Ma ſœur mourante, ma douleur & mes larmes.... Voyez ce que vous avez fait avec votre inflexible rigueur. Vos volontés trop abſolues devoient ſentir qu'elles échoueroient contre le pouvoir de l'amour; vous avez voulu briſer le plus invincible des liens. Eh! pourquoi? Pour un frivole point d'honneur, pour un reſſentiment perſonnel, & qui leur étoit étranger... J'ai vu la triſteſſe & l'ennui conſumer lentement ſes plus beaux

jours. Elle voulut vous obéir; elle tomba dans un abattement mortel. Tant de combats pafferent fa force & troublerent fa raifon. Elle fouhaita long-tems d'être délivrée du fardeau de la vie... Oui, il n'a pas tenu à vous qu'elle n'expirât de douleur.

S. MAXANDRE pere, *pâle de colere.*

S. Maxandre !

S. MAXANDRE fils, *vivement.*

Dans l'état où je fuis, je ne difpofe plus de mes idées, & ne puis garder aucun ménagement. Il s'agit de fon repos &, je l'oferai dire, du vôtre... Le ciel a voulu qu'elle le revît, qu'ils s'aimaffent davantage. Loin de vous attendrir de tant de conftance, vous avez préparé leurs dernieres infortunes... Ce n'eft point la rebellion, c'eft le défefpoir paffionné qui l'a jetée entre les bras de celui qu'elle aimoit. Elle a rompu un joug devenu infupportable ; elle a fuivi le libérateur qui avoit plus d'empire qu'elle-même fur fon ame.

S. MAXANDRE pere.

Infenfé, crois-tu que ton délire me gagnera ?

gnera ? Penſes-tu que ton imagination ſéduira la mienne ? Lâche, ſi je t'en croyois, tu me conduirois juſqu'à m'humilier devant le raviſſeur de ma fille, juſqu'à le prier de recevoir ſa main. . . Va, je ſuis au-deſſus des illuſions que tu veux me faire adopter ; maître d'elle, & juge abſolu de ſa conduite, ſon arrêt eſt prononcé, elle le ſubira.

S. MAXANDRE fils.

On doit du reſpect à une paſſion ſi conſtante &, je l'oſerai dire, ſi parfaite. . . Eh, que de tourmens ont déjà racheté ſa faute ! Changerez-vous ſon cœur, en le briſant de douleur ? Non, elle l'aimera encore dans la retraite, aux pieds des autels, dans le ſilence de la ſolitude. Elle le verra par-tout, & par-tout loin de lui les ennuis & les larmes épuiſeront ſa vie avant ſon amour.

S. MAXANDRE pere.

Ainſi tu te rends ſon complice, ainſi il t'a corrompu avec elle ; il a détruit du même coup tous ſentimens d'honneur dans ton ſein. Quel mépris tu m'inſpires ! . . . Mais eſt-

ce bien devant moi que tu oses parler de l'amour qu'elle porte à un homme que je hais !

S. MAXANDRE fils.

Et pourquoi le haïssez-vous ?

S. MAXANDRE pere.

Pourquoi je le hais ? Il est possible que ce soit mon fils qui me le demande, qui loin de se joindre à un pere, se range du parti d'un vil séducteur !

S. MAXANDRE fils.

Lui ? . . Eh, qu'avoit-il besoin de recourir à la bassesse de la séduction, lui que la nature a formé pour intéresser au premier coup-d'œil tous les cœurs sensibles ? Interrogez-les, vous les verrez tous épouser sa situation, se pénétrer de ses douleurs, & toutes les bouches enfin prêtes à parler pour lui. S'ils se sont trop aimés, imposez-leur l'obligation de s'aimer d'un amour approuvé par les loix... Ils volent au-devant de ces liens, & vous les rompez lorsque leurs mains les attendent.

S. MAXANDRE pere.

Eh ! que devient l'honneur qui doit nous être plus cher que la vie ? Sera-t-il impuni l'outrage qu'il a fait à notre famille ? Va le caresser encore, ame foible & pusillanime, va lui prodiguer les soins d'une amitié servile.

S. MAXANDRE fils.

Je le connois, & mon estime ne lui est pas ravie. Le véritable honneur est d'être juste & de ne point punir autrui des maux qu'on s'est faits à soi-même. Il est coupable, mais il peut réparer sa faute. Ce n'est plus le tems aujourd'hui de combattre un penchant que vous avez autorisé, & qui ne peut finir qu'avec leur vie. Tout, jusqu'à vos fureurs indiscretes, la livre à l'homme que vous poursuivez... Pourquoi votre haine a-t-elle pour objet ce caractere sensible & généreux ? Vous-même, je vous ai entendu faire l'éloge des talens que la nature lui a prodigués. Vous vous félicitiez d'avoir rencontré un tel gendre. Cependant, dans une vaine dispute, votre orgueil un jour est blessé ;

votre ſang s'allume ; on ne s'humilie point, & vous voilà furieux... Vous croyez votre rang, vos droits anéantis ; & faiſant tomber ſur l'innocent la faute d'un autre, vous banniſſez celui à qui vous aviez ouvert votre maiſon ; vous lui défendez tout-à-coup d'aimer, comme ſi cela étoit en ſon pouvoir. Il fait tout pour vous déſarmer ; mais toujours inexorable, vous demeurez inſenſible aux ſoumiſſions de ſon amour, aux cris de ſa douleur.

S. MAXANDRE pere.

Il auroit dû reſpecter ma défenſe, s'éloigner, comme je le lui avois ordonné, épier le tems & chercher les moyens de m'appaiſer.

S. MAXANDRE fils.

Eh ! vous appaiſe-t-on ? ... Ah, ſi plaignant enfin le ſort d'un homme infortuné qui vouloit s'appeller votre fils, ſi rappellant pour lui vos premieres tendreſſes, vous vouliez n'enviſager dans ſa faute que les emportemens d'un amour éperdu, & terminer ainſi les malheurs de tous trois, quel mo-

ment ! Comme vos enfans tomberoient à vos genoux ! Comme il les arroferoient de larmes de joie !

S. MAXANDRE pere.

Que tu es loin de moi , S. Maxandre ! Non , tu n'auras jamais que l'ame molle & foible de ta mere. J'aurois voulu pouvoir te tranfmettre la mienne. Tu ne fais pas à quoi tient cette jufte févérité. Aucune de mes actions ne porte d'empreinte humiliante. J'ai repouffé, par ce caractere ferme , les complots des méchans & leur calomnie ; tout veut, tout exige que je le puniffe... Va recueillir les traits de ma vie : n'ayant outragé perfonne , je n'ai jamais fouffert d'outrages ; la foibleffe dégrade l'homme qui , trop indulgent, ne fent pas d'une maniere affez forte ce qu'on doit à l'honneur. Il faut favoir épouvanter l'audace & la licence... Auffi-tôt vengé de l'auteur de mon affront, je fuis fatisfait, j'invoque le trépas. Il ne tardera guere à venir terminer ma honte & ma douleur... Depuis trois jours le dé-

ſeſpoir a bien avancé ma vie. Eh ! pourquoi voudrois-je vivre davantage ? Qui peut m'attacher encore au monde ? J'ai vu mon ſang ſe ſoulever contre moi !

S. MAXANDRE fils, *avec ſentiment.*

Non, non : vos enfans ſont à vous, ils vous chériſſent... Nous voici près de votre cœur : qu'il ne ſe ferme point à nos prieres ; dites un mot, & tout rentre dans l'ordre. Rendez la vie, l'honneur à votre fille ; vous retrouverez en elle les mêmes vertus qui vous furent ſi cheres. Ce même amour qui les égara par les obſtacles, rendu légitime, ſera le commencement de leur félicité, & la ſource de votre bonheur. Ah ! mon pere, ne perſécutez pas la ſeule fille que le ciel vous ait donnée ; ne réduiſez point au déſeſpoir l'homme que vous avez aimé & que vous aimerez peut-être encore, quand.....

S. MAXANDRE pere.

Au lieu de ſupplier pour autrui, tremble en ce moment pour toi-même.

S. MAXANDRE fils.

Quoi ! je n'obtiendrai point cette grace de vous ? (*Se jetant à ses pieds.*) Je l'obtiendrai, ou j'expirerai à vos pieds. L'infortuné Franval s'humilie par ma voix, embrasse vos genoux, implore le pardon qu'on doit au repentir.

S. MAXANDRE pere.

Je t'ai défendu de prononcer ce nom en ma présence, ce nom fait pour être flétri, & qui rallume mon courroux. J'ai voulu voir jusqu'où tu porterois ton indigne attachement. Je suis éclairé, & je rougis de l'être. (*A sa fille.*) Séparez-vous à l'instant.... Qu'on me suive....

S. MAXANDRE fils, *éperdu, prenant sa sœur entre ses bras.*

Vous me déchirez l'ame, mon pere !... Non, vous ne l'enfermerez point... Puisque vous voulez la tuer, il ne lui reste plus que moi. Je m'attache à ses pas.

S. MAXANDRE, *le bras levé en menaçant.*

Baisse les yeux, téméraire, & sors de ma présence.

ZOÉ, *à genoux.*

Ah, mon pere, c'eſt pour moi qu'il parle! Que votre colere ne tombe que ſur moi.

S. MAXANDRE fils, *embraſſant de nouveau ſa ſœur.*

Frappez : c'eſt ce que j'attends. .. Avant de lui ôter la vie, arrachez-moi la mienne. Vous m'épargnerez bien des tourmens. . . . Je ne déguiſe plus le fond de mon cœur, &, je le dirai hautement, s'il dépendoit de moi d'unir ces deux amans, ne doutez pas que je n'achevaſſe l'ouvrage du ciel, en repouſſant la haine qui vous trompe & vous aveugle . . . Puniſſez cet aveu.

S. MAXANDRE pere.

Ote-toi de mes yeux, fils indigne de moi. Va retrouver l'infame que tu chéris. Je ne te connois plus.

ZOÉ, *à ſon frere & l'arrêtant.*

Ah, mon frere, calme-toi! .. Je cede à l'autorité que tu as toujours reſpectée : je ſaurai ſupporter mon malheur, en ſongeant à ta tendreſſe. . . Ta noble amitié me conſole de tout.

S. MAXANDRE fils.

Combien j'admire ton courage ! . . Tu es donc aſſez forte pour commander à tes larmes ! . . Et moi, ah ! je ſuccombe. . . Faudra-t-il donc vivre éloignés l'un de l'autre !

ZOÉ, *avec tendreſſe.*

Nos cœurs ſe répondront. Adieu, cher frere.

SCENE V.

ACTEURS précédens, ANDRÉ.

S. MAXANDRE pere, *à André.*

LES chevaux ſont-ils mis ?

ANDRÉ, *tout botté, & le fouet à la main.*

Oui, monſieur.

S. MAXANDRE pere.

Tu es d'une lenteur inſupportable. (*A ſon fils.*) Tu as cru ſervir ta ſœur. Imprudent, tu n'as fait qu'appeſantir ſes chaînes. . . Je te punirai dans elle. Tu appercevras les murs

de ſon cloître, ſans jamais les franchir. Tu ſeras privé de ſa vue... Vous pourrez me braver, enfans dénaturés, mais quand je ne ſerai plus; avant ce tems, je vous ferai ſentir mon autorité.... Va retrouver le raviſſeur que tu proteges; dis-lui qu'enhardi par ſon exemple, tu allais imiter ſa coupable audace. Mais ajoute en même tems que, ſi je ne venge pas bientôt mon injure, & de ma propre main, c'eſt, j'en jure par l'honneur, c'eſt ſur un échafaud que je ferai tomber ſa tête.

(Zoé, marchant devant ſon pere, jette un dernier regard à ſon frere.)

SCENE VI.

S. MAXANDRE fils, Madame GERVAIS, ANDRÉ.

S. MAXANDRE fils, *déſolé.*

Il l'emmene; rien n'a pu le toucher. Je croyois diſpoſer ſon ame à la clémence... D'un mot il anéantit toute ma fermeté...

Il m'a fallu un intérêt auſſi cher, auſſi preſſant, pour ſortir des bornes étroites que j'ai toujours reſpectées.... Hélas, à quels regrets, à quels pleurs amers va-t-elle être abandonnée!.. Elle ſera ſeule avec ſon tourment, & je ne pourrai même la conſoler. Sa préſence m'eſt interdite. Ce matin encore j'avois la douce eſpérance; elle m'eſt enlevée. Eh! que dire au malheureux qui l'aime? Comment lui annoncer ce déſaſtre? Comment le ſauver de lui-même?... Dieu, que je redoute ſon déſeſpoir!

ANDRÉ, *ſanglottant à motié.*

Monſieur, pourquoi faut-il que je ſois obligé de participer, par mon miniſtere, à cet enlevement!...

S. MAXANDRE fils.

Eh! c'eſt toi, mon cher garçon, qui hier au ſoir vins me porter cette lettre?... Dans mon trouble je ne t'ai pas reconnu.

ANDRÉ.

Allez, monſieur, je ſuis auſſi déſolé, auſſi chagrin que vous pouvez l'être.

S. MAXANDRE fils.

Mon pauvre ami, que n'ai-je prévu ce qui eſt arrivé ! J'aurois... Combien je ſouffre ! Que faire, hélas ! De quel côté tourner mes pas !.. Affreuſe ſituation !... (*A madame Gervais.*) Madame, faites les ſuivre, je vous prie, par quelqu'un de confiance. Que je ſache du moins l'endroit où l'on va la renfermer. Je trouverai peut-être le moyen, par mes lettres, d'adoucir l'horreur de ſa captivité.... Elle m'attendoit, hélas ! pour que je lui ſerviſſe de pere... Le ciel, vous le voyez, en a ordonné bien autrement.

ANDRÉ.

En verité, monſieur, je ſuis tout attendri de votre bon naturel, & je ne ſais comment j'aurai le courage de contribuer pour ma part à une telle déſolation.... Eſt-il poſſible que l'on mene de force au couvent une auſſi gentille demoiſelle, & ſur le point de ſe marier encore ! (*En pleurant à moitié.*) O cela me perce le cœur ! (*On entend une voix qui appelle : André !*) On y va, on

y va. . . . Le jour tombe, la nuit ſera des plus noires. (*A S. Maxandre fils.*) Laiſſez-moi voir, monſieur, ce que tout ceci deviendra. Car tenez, moi, je partage votre affliction. (*On entend la même voix, qui appelle : André !*) (*Avec humeur.*) Eh ! j'y vais, j'y vais. (*A madame Gervais.*) Venez, madame, ſuivez-moi ; j'ai quelque choſe à vous confier, & je ſuis bien aiſe de vous en avertir. Je vous dirai tout cela en deſcendant l'eſcalier.

SCENE VII.

S. MAXANDRE fils, *ſeul.*

O ſœur ſi tendrement chérie dès tes plus jeunes années, ſoutiendras-tu l'aſſaut du malheur ! .. Que de fois tu m'appelleras d'une voix gémiſſante, étouffée ! & tes plaintes ſe perdront dans un éternel ſilence... Et toi plus malheureux encore, cher Franval, infortuné Franval, auras-tu la force d'entendre un funeſte récit ? Je n'ai pu te la conſerver,

le ciel m'en eſt témoin. Un pere me la diſputoit... Hélas ! je crois te voir, mourant, inanimé, défaillir dans mes bras, & y déteſter la vie... Que repondrai-je à tes cris douloureux ?... J'ai beſoin de tout mon courage ; mais je le ſens qui cede à la vue de ton déſeſpoir... Calme-toi, ami infortuné ; attends tout du tems, & reçois dans mes embraſſemens le gage de la tendreſſe de ma ſœur... Oui, elle vivra pour t'aimer... Elle ne ſera point parjure : elle a l'ame grande & digne de la tienne, elle exige ſeulement que tu vives. Elle ſera à toi, malgré l'inflexibilité du deſtin... J'en ſuis le garant, ſon cœur t'appartiendra, & rien dans l'univers ne pourra te l'arracher... Mais que fais-je ! Volons au-devant de l'infortuné qui ignore ſon malheur ; empêchons-le de ſe trouver ſur la route. Mon cœur friſſonne ſeulement de l'idée... Nous tâcherons enſuite de l'entraîner loin de cette maiſon fatale.

ACTE III.

(*Le théatre représente une autre chambre de la même hôtellerie. Il est nuit; on doit voir une lumiere dans un coin.*)

SCENE PREMIERE.

FRANVAL.

(*Il arrive avec précipitation, hors d'haleine, & comme un homme inquiet, égaré, qui regarde de tous côtés.*)

VOICI enfin de la lumiere... Quoi, personne ici non plus! (*Il appelle.*) Madame Gervais! On ne répond point... Ciel, où peut-elle être à cette heure! Mon impatience, ma terreur redoublent. (*Il frappe violemment du pied.*) Quelqu'un! quelqu'un! Holà! répondez!.. Quel silence!.. On vient enfin.

SCENE II.

FRANVAL, BERTRAND.

BERTRAND, *d'un ton lent & triste.*

Ah, c'est vous, monsieur?

FRANVAL.

Oui, c'est moi... Où est Zoé?... Où est madame Gervais?... Que fait-elle?.... Réponds.

BERTRAND.

Elle est là-bas sans lumiere, bien tristement assise dans un coin de la salle.

FRANVAL.

Elle est triste, dis-tu?.... Un frémissement universel me saisit... Et de quoi?

BERTRAND.

Elle se désole, monsieur, & personne ne peut plus lui parler depuis que votre demoiselle est partie.

FRANVAL, *pâlissant d'effroi.*

Partie? Comment? Que dis-tu? Partie? Ah, Dieu! mon cœur se brise.

BERTRAND.

BERTRAND.

Allez, monſieur, cela a fait bien du train dans cette maiſon. Nous ne l'aurions jamais laiſſé emmener, ſi ce n'eût été ſon pere.

FRANVAL.

Son pere? O tranſport! ô fureur! Le barbare! Son pere? Il ſeroit venu, il me l'auroit enlevée?

BERTRAND.

Il nous a fait à tous grand'-peur, je vous l'aſſure.

FRANVAL.

Malheureux! ... ſauve-toi de ma rage.... Zoé! Zoé!

BERTRAND, *effrayé, prend la fuite.*

FRANVAL.

Je ne me connois plus! Je me meurs. (*Il tombe.*)



SCENE III.

FRANVAL, Madame GERVAIS.

FRANVAL, *ſe levant précipitamment & allant au-devant de madame Gervais qui lui ouvre ſes bras.*)

MADAME!...

Madame GERVAIS.

Ah, monſieur, calmez-vous!... Vous n'avez pas rencontré votre ami? Il alloit au-devant de vous.

FRANVAL.

Qui? quel ami? S. Maxandre? Me l'a-t-il conſervée?.... L'a-t-il défendue? Où eſt-elle? où eſt-elle? Répondez, de quel côté faut-il voler ſur leurs pas?.... Un déſeſpoir affreux déjà m'égare..... Je la reverrai, quoi qu'on faſſe. Je veux laiſſer mon cœur & ma vie à ſes pieds.

Madame GERVAIS, *en pleurant.*

Hélas! malgré nos ſoins & nos efforts,

elle eſt rentrée au pouvoir du plus inflexible des hommes...

FRANVAL, *jetant un cri.*

C'eſt la mort que vous m'annoncez.

Madame GERVAIS.

Ah! remerciez le ciel de n'être pas reſté ici. Vous ne feriez plus... Tenant en main un piſtolet chargé, il a cru s'élancer contre vous... J'ai frémi, comme ſi vous euſſiez été préſent.

FRANVAL.

Que tout mon ſang n'a-t-il rejailli ſur ces murailles! Je ſouffrirois moins... Allez, c'eſt trop tard me donner des larmes. Je ne ſerai pas long-tems ſéparé de moi-même... Mourons tout entier, puiſque je n'exiſte plus pour elle. (*La main ſur la garde de ſon épée & la tirant.*) Je me perce le cœur...

Madame GERVAIS, *ſe précipitant ſur lui.*

Que faites-vous!.. Arrêtez... Au ſecours!

FRANVAL, *ſe débattant.*

Laiſſez-moi... J'ai beſoin de mourir.

SCENE IV.

FRANVAL, S. MAXANDRE fils, Madame GERVAIS.

S. MAXANDRE fils, *entrant & le désarmant.*

ARRÊTE, malheureux ami, arrête ! . . Ma sœur te commande de vivre.

FRANVAL.

Ta sœur ? Elle n'est plus ici. . . Tu m'as donc trahi ?

S. MAXANDRE fils.

Moi, te trahir ?

FRANVAL.

Oui, cruel, si tu ne t'es armé au péril de ta vie pour la défendre & l'enlever à son tyran.

S. MAXANDRE fils.

M'armer ! Contre qui ? Contre un pere !

FRANVAL.

Contre le monde entier. . . Lui ? . . Il n'en mérite plus le nom. . . . Il en a perdu tous les droits & le caractere. . . C'est un bar-

bare qui outrage l'amour de deux cœurs innocens. Je ne le reſpecte plus ; & ſon fils. . .

S. MAXANDRE fils.

Il eſt ton ami.

FRANVAL.

Non, non, il fut ſans courage, & c'eſt par lui que mon malheur eſt comblé. . . . Tu me donnes des larmes. . . . C'eſt bien à préſent ! Tu n'avois donc pas prévu mon déſeſpoir ? . . . Ami foible & lâche, que tu connois peu l'amour qui brûle dans mon ſein ! . . Va, il ne me reſte plus qu'à invoquer la mort. Ta ſœur va mourir auſſi, & tu en ſeras la cauſe. . . . Rends-moi mon épée ; que je me ſoulage. Laiſſe-moi. . . Je n'ai plus beſoin de ta ſtérile amitié, de ta tendreſſe ni de tes ſoins. . . (*D'une voix affoiblie & mourante.*) Tout s'efface, tout finit pour moi. (*Il tombe comme anéanti.*)

S. MAXANDRE fils.

Ah, mon frere, mon ami, ſors de cet état d'anéantiſſement ! (*A madame Gervais après un ſilence.*) Le malheureux ! encore s'il pouvoit pleurer !

FRANVAL, *se relevant tout-à-coup & avec impétuosité.*

Mais que dis-je ? C'eſt moi qui ſuis le lâche. N'a-t-elle pas reçu mes ſermens ? ne s'eſt-elle pas donnée à moi ?... Je ſuis l'époux de ſon choix, elle m'appartient... Allons, je ſaurai bien les atteindre.... Ce n'eſt plus un pere, je le chériſſois encore; c'eſt un rival odieux que je pourſuis. Je n'ai plus devant moi que l'image de ſes cruautés; je fonds ſur cet objet de ma rage, je le dévore... Aux battemens de mes arteres, je ſens avec quelle rapidité je vais le pourſuivre & l'atteindre.

S. MAXANDRE fils.

Arrêtez, Franval !

FRANVAL, *furieux.*

Veux-tu diſputer ici ta vie contre la mienne ? Ecarte-toi. Tu es le fils de l'homme qui cauſe mes tourmens.

S. MAXANDRE fils.

Tu me méconnois, ingrat, moi, ton ami ? Mais je n'en perdrai ni le nom, ni le carac-

tere, ni la fermeté; & dans ces momens extrêmes, je ſaurai l'être malgré toi plus que jamais.

FRANVAL.

Crains... crains, te dis-je.

S. MAXANDRE fils.

Zoé te parle ici par ma voix. Zoé t'ordonne de ne point oſer la ſuivre.

FRANVAL.

Zoé? Eh! c'eſt à ce nom que je vole, que je frappe, que je reſſaiſis mon tréſor.

S. MAXANDRE fils.

Inſenſé! mes bras t'enchaîneront, & je te ſauverai dans ton délire.

FRANVAL.

Tu es donc le complice du barbare. Eh bien, que je commence ici par me venger de toi.

S. MAXANDRE fils.

Zoé s'eſt ſoumiſe à ſa deſtinée.

FRANVAL.

Ah, je le crois! Tendre, foible, innocente, quel recours pouvoit-elle avoir contre la férocité? Mais toi à qui je l'avois confiée...

S. MAXANDRE fils.

Que dis-tu ? Je te devois donc la vie de mon pere ? Et c'eſt ainſi que tu profanes l'amour ? Eſt - ce par la violence, l'enlevement & le parricide, que tu parviendras à la mériter ? . . Zoé approuvera - t - elle cet excès de fureur ? Tremble plutôt. . .

FRANVAL.

Moi, trembler ! Tu ne la vois pas comme moi, dans les larmes, ou dans un déſeſpoir muet plus terrible encore. . . On l'empriſonne dans un lieu ſolitaire. Sa beauté, ſa jeuneſſe vont s'uſer & ſe flétrir à l'ombre d'une clôture éternelle ; & je n'aurois que des ſoupirs ſtériles, que des larmes impuiſſantes à répandre ! . . Que ferai - je donc de cette force brûlante, intrépide, qui m'eſt donnée, qui conſume tout mon être, & qui me pouſſe à tout entreprendre pour la repoſſéder ? . . . (*Comme s'il étoit ſeul.*) Non, non, divine amie, tu ne ſeras point condamnée à ne plus voir les heures de l'amour ; je ſaurai me ſacrifier, pour que tu ſois libre ; & ſi je

ne puis rompre les barreaux de fer qui te captivent, je les teindrai de mon ſang, en expirant contre la barriere qui me ſépare de toi ! . .

S. MAXANDRE fils.

Que ton déſeſpoir eſt cruel pour ceux qui en ſont les témoins ! . . Reviens à toi, cher Franval, reviens à toi. . . Peux-tu méconnoître le frere de Zoé ?

FRANVAL.

Elle m'eſt ravie. . . Je n'ai plus de frere, je n'ai plus rien au monde.

S. MAXANDRE fils.

Tu m'outrages. . . . Mais je m'expoſerai à tout, plutôt que de t'abandonner à toi-même.

FRANVAL, *avec une violence extrême.*

Tu me fais perdre un tems précieux, & qu'il gagne devant moi ! . . Ecarte-toi, te dis-je, ou je ne réponds plus. . .

S. MAXANDRE fils.

Acheve, forcené, n'écoute plus que ta fureur ; mets en oubli tous les devoirs & toutes les vertus. Je ne vois plus en toi

qu'un cœur livré au vil ſentiment de la vengeance. Et l'amour a pu y régner ! . . . Je devrois te haïr en ce moment ; mais non, pour ſortir de ces lieux, tu fouleras aux pieds le corps de ton ami.

FRANVAL, *comme ſortant d'un ſonge pénible, & le conſidérant avec des yeux étonnés.*

C'eſt à moi que tu parles ! Ah, S. Maxandre, que viens-tu de prononcer ! Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? . . .

S. MAXANDRE fils.

Tu me reproches de n'avoir pas été parricide, & tu n'en frémis pas ? . . .

FRANVAL, *étonné.*

Moi ?

S. MAXANDRE fils.

Tu aimes les enfans, dis-tu, & tu cours frapper leur pere ?

FRANVAL, *plus étonné.*

Moi ?

S. MAXANDRE fils.

Barbare ! tu excites mon cœur & ma main

à la révolte..... Sois épouvanté.... Quel eſt le ſang qui coule dans mes veines ? Quel eſt le ſang qui a donné le jour à Zoé ? Réponds.... Crains de te rendre odieux à ceux qui juſqu'ici t'avoient plaint, & tremble d'élever entre nous une éternelle barriere.

FRANVAL, *verſant enfin une larme d'attendriſſement, & tombant entre les bras de madame Gervais & de S. Maxandre.*)

Ah ! pardonne, ami, pardonne aux convulſions de la ſouffrance..... De tous côtés cruellement déchiré, je ne puis arracher le trait qui envenime ma bleſſure... Il fut une heure fortunée dans ma vie, une heure ! Elle eſt écoulée, un inſtant m'a replongé dans l'abyme, & je ſuis ſemblable à ces malheureux dont on n'interrompt le ſupplice que pour le leur rendre plus ſenſible. Je commençois d'exiſter pour le bonheur, je retombe dans la nuit du néant.

S. MAXANDRE fils.

Crois-moi, cher Franval, l'eſpérance n'eſt

pas entiérement éteinte. Ma sœur l'a promis ; elle te conservera les mêmes sentimens ; & son cœur, tu le sais, n'est point fait pour être parjure. Mets seulement en ce jour ton courage à l'épreuve ; soutiens l'adversité ; c'est là le premier pas qui doit te conduire vers un avenir plus heureux ; il peut te luire d'un moment à l'autre ; ce que le sort te ravit, le sort peut te le rendre... Je te chéris comme le plus tendre des freres ; mais crois que ton malheur ajoute aujourd'hui à la sainte amitié qui nous unit tous trois, & que ma sœur elle-même, s'il se peut, t'en aimera davantage...

FRANVAL, *attendri.*

Ah ! conviens-en, mon frere, conviens-en ; nous aurions pu tous trois nous refugier au bout du monde, & là, dans quelqu'asyle ignoré, y vivre pour l'amitié, la tendresse & l'amour... Sa place seroit d'être assise entre nous deux... Son cœur répond si bien à nos cœurs !... Elle gémit en ce moment, & nous appelle d'une voix

douloureuſe.... Chacune de ſes larmes que je vois couler, retombe ſur mon cœur & le brûle.... Je n'ai voulu la poſſéder que pour la rendre heureuſe, & je me vois la cauſe des tourmens qu'elle endure... Quand finiront-ils!.. Un pere courroucé ſaura-t-il pardonner ou s'attendrir?.. Ah! Maxandre, crois-moi, ce n'eſt point la paſſion qui me tyranniſe; je t'ouvre mon cœur & mon ame tels que Dieu les pénetre; crois que, ſi je pouvois en ce moment m'anéantir dans ſa penſée, & lui rendre à ce prix cette paix, ce repos, ce premier état de tranquillité que l'amour a fait diſparoître, crois-moi, crois-en ton ami, quoique profondément déchiré du regret de ne plus exiſter pour elle, je ſupporterois ma douleur avec fermeté, je mourrois ſans me plaindre avec le doux ſentiment du ſacrifice; mais voir Zoé captive, gémiſſante, condamnée aux ennuis de l'eſclavage, & la laiſſer ſouffrir un ſupplice ſi long, ſi cruel pour qui a pu aimer! Non, non: cet effort eſt au-deſſus de moi.

La vois-tu ? . . . Elle meurt en tournant ſes regards vers nous. (*Après avoir regardé ſon ami qui pleure.*) Hélas ! tu as encore des larmes à répandre, & moi je n'en ai plus. (*La tête penchée ſur le ſein de S. Maxandre.*) La mort eſt là, je le ſens ; bientôt tu n'auras plus d'ami. Je voudrais me domter ; mais la douleur qui me tue eſt la plus forte, j'y ſuccombe..

(*Il reſte quelque tems dans une attitude d'expreſſion douloureuſe & muette.*)

SCENE V.

S. MAXANDRE fils, FRANVAL, Madame GERVAIS, ANDRÉ.

ANDRÉ, *botté & le fouet à la main, entrant ſur la pointe du pied & avec précipitation.*

EH ! vîte, vîte, vîte donc, madame ! . . . Et vous, monſieur, dépêchez-vous, s'il vous plait, ſortez.

Madame GERVAIS, *étonnée de le revoir.*
Quoi ? qu'eſt-ce donc ? Déjà de retour ?

ANDRÉ, *promptement.*

Dépêchez, dépêchez vîte, vuidez le plancher.

Madame GERVAIS.
Mais encore ? . . .

ANDRÉ.

Oh ! vous ne ſaviez pas pourquoi je voulois abſolument être ſon poſtillon. J'avais mon projet en tête ; & par ma foi, je l'ai exécuté le plus heureuſement du monde.

Madame GERVAIS.
Qu'as-tu fait ?

ANDRÉ.

Il ne connoît pas le pays : je viens de lui faire faire une tournée de tous les diables, en le promenant circulairement dans tous les environs ; & cette nuit eſt tout juſte d'un noir . . . on n'y voit ni plus ni moins que dans un four . . . Allez, il ne ſe doute ſeulement pas que je l'aie ramené ici.

Madame GERVAIS.

Eſt-il poſſible ? . . .

S. MAXANDRE fils.

Ici ? Qui, mon pere ici ?

ANDRÉ.

Eh oui, lui-même en perſonne. Il s'imagine être à ſix lieues au moins de cet endroit. Sortez & cachez-vous tous, pour qu'il ne ſe reconnoiſſe pas. . . J'ai eu la précaution de le faire entrer dans l'hôtellerie par la porte de derriere ; & le petit François, à qui j'ai donné le mot, l'éclaire par la ſeconde cour, qu'il traverſe ſans ſe douter de rien. J'ai pris intérêt moi à cette demoiſelle, qui m'a tout attendri ; je ne veux point qu'on la mette ſous la grille, puiſqu'elle a un amant qui lui convient. Si le pere ne conſent pas au mariage, eh bien, qu'elle reſte dans le monde, libre, à ſa fantaiſie. Il ne faut point enfermer les gens pour cela. On la verra du moins en paſſant ; un viſage comme le ſien fait plaiſir à voir à tout le monde, & quelquefois à notre tour nous le rencontrerons.

FRANVAL,

FRANVAL, *avec les gradations de la surprise & de la joie.*

Ami, dis-moi... eſt-il poſſible? Tu l'as ramenée? Eſt-il bien vrai?.. Tu as oſé? Eſt-ce bien celle que tu as vue tantôt?

ANDRÉ, *vivement.*

Pardi, ſi c'eſt-elle! la belle queſtion! Eſt-ce que nous ne ſavons pas diſtinguer la grace de la figure tout comme un autre?... Oui, c'eſt elle. En deſcendant de la chaiſe, je l'ai portée entre mes bras, car elle étoit un peu foible.

FRANVAL.

Tu l'as portée entre tes bras?

Madame GERVAIS, *à part.*

Que deviendra tout ceci?

ANDRÉ.

Oui, vraiment.... pour préſerver ſon joli pied de la boue... C'eſt un miracle de beauté, légere comme un ange; cela ne peſe rien: en la portant, on ne porte que de la ſoie... Ma foi, je porterois cela, moi, juſqu'à Rome.

FRANRAL.

O joie inespérée. ! Quel moment heureux ! (*Embrassant André.*) Je le paierois de mon sang. . . . Va, tout mon bien est à toi. . . Je veux la voir.

S. MAXANDRE fils, *à Franval.*

Nous sommes tous perdus, si tu ne te maîtrises. . .

ANDRÉ.

Vous parlez raison, vous. . . Mais lui, il ne sait ce qu'il dit ; sa pauvre tête n'y est plus. (*A Franval.*) Allez, vous me remercierez tantôt. . . Les voici qui montent. . . J'ai songé à cette chambre-ci, parce qu'il ne la connoît sûrement pas, n'étant pas même entré dans ce corps-de-logis, qui tantôt lui a paru ne pas appartenir à l'hôtellerie.

Madame GERVAIS.

Quel événement singulier ! . . Je redoute son emportement.

ANDRÉ.

Feu follet ! . . Tout cela s'en ira en fumée, & rien de plus.

Madame GERVAIS.

Dérobons-nous tous à sa vue. Ciel, quel moment ! (*Prenant Franval par le bras.*) Monsieur, laissez-vous donc entraîner.

S. MAXANDRE fils.

Préserve-toi, ami, d'une imprudence qui deviendroit funeste à tous... Ce n'est point ici le moment de rien hasarder... Domte-toi.

FRANVAL, *avec une joie inquiete & mêlée de plaisir & de douleur.*

Ah ! si je ne peux lui parler, si vous me condamnez à ce supplice, que du moins je puisse l'entrevoir... Je serai satisfait de l'avoir vue... Que je la voie.

Madame GERVAIS.

Oh, quel homme !.. Eh bien, vous le pourrez sans danger, si vous savez vous contenir : la cloison du côté de la porte est entr'ouverte, je vous y placerai... Eh, vîte donc ; les voici. (*Elle les pousse hors de la chambre.*) Toi, reste, André.

ANDRÉ.

Sans doute, je reſte, & qui plus eſt, je l'attends de pied ferme.

SCENE VI.

ANDRÉ *ſeul.*

OH! oh! je n'ai pas peur, moi. Quand j'ai une fois bien regardé mon homme en face, quelque méchant qu'il ſoit ou qu'il paroiſſe, il ne peut plus me faire trembler. Et puis, lorſque je fais les choſes à bonne intention, & pour ce qui eſt de mieux, je ſuis toujours dans la confiance que cela n'ira pas à mal, avec la grace de Dieu... Qu'il ſera bien ſurpris, cet homme furibond, quand il ſe retrouvera au même endroit d'où il eſt parti, & la pauvre demoiſelle qui croyoit aller au couvent, oh! qu'elle ſera contente de ſe revoir ici! Je l'aime, moi, en vérité, je l'aime. Et qui pourroit, s'il vous plait, m'en empêcher?.. Quelqu'un gronde... Oh! c'eſt lui.

SCENE VII.

S. MAXANDRE pere, ZOÉ, ANDRÉ.
(Un petit garçon qui porte une lumiere. Zoé, en arrivant, va ſe jeter ſur une chaiſe à côté d'une table, & ſe couvre le viſage de ſon mouchoir. André eſt ſur le devant de la ſcene.)

S. MAXANDRE pere, *ayant ſes piſtolets attachés à ſa ceinture, dit au petit garçon:*

ALLONS, cela ſuffit, poſe là ta lumiere, & va-t-en.... Tu diras que l'on ſonge à ce que j'ai dit; que l'on frappe par-tout. Il faut me trouver des chevaux ſur-le-champ.

ANDRÉ, *prenant une priſe de tabac.*

Il ne s'en trouvera point, monſieur; je vous l'ai déjà dit. (*Il éternue.*)

S. MAXANDRE pere, *ſe retournant.*

Ah! c'eſt toi?... Mais, dis-moi donc, quel affreux, quel abominable, quel hor-

rible chemin nous as-tu fait prendre ? . . Je n'en reviens pas encore..

ANDRÉ.

Quand je vous le répéterois mille fois, en ferez-vous plus gras ? Ne vous ai-je pas dit que le pont de Rennefort avoit été rompu par les glaces ? N'a-t-il pas fallu prendre un tour de tous les diables ? . . . Est-ce moi qui ai fait tous ces petits chemins raboteux, pleins d'ornieres, & semés de cailloux ? . . . Encore vous êtes bien heureux vous, d'être ici clos & couvert ; ce n'est pas comme moi, qu'il faut que je m'en retourne par la pluie & le vent au milieu du froid & de l'obscurité.

S. MAXANDRE pere.

Tu n'aurois pas pu poursuivre avec les mêmes chevaux, en te payant le triple ?

ANDRÉ.

Oh ! il n'y a pas de paiement qui tienne. Je suis déjà assez en faute d'être venu par tous ces chemins-ci, pour abréger votre route.

S. MAXANDRE pere.

Maudit pays, manquer de chevaux à l'heure qu'il eſt ! ... Encore, perſonne ne remue dans cette maiſon, qui ſemble un déſert.

ANDRÉ, *hauſſant les épaules.*

Eh ! puiſqu'on vous a dit en-bas que maîtres & valets venoient de partir il y a une heure avec tous les chevaux pour conduire des équipages de prince, qui vous ont dévancé ! (*Avec force.*) Oui, monſieur, des princes... Qu'avez-vous à dire à cela ?

S. MAXANDRE pere, *le payant.*

Tiens, voilà ce qui te revient.

ANDRÉ.

Bien obligé, monſieur. (*Il s'en va.*)

S. MAXANDRE pere, *le rappellant.*

Dis-moi un peu : je t'ai dit que tu pourrois obtenir une forte récompenſe, ſi tu répondois juſte ſur...

ANDRÉ, *s'en allant ſans attendre le reſte.*

Oh ! voila encore que vous m'allez parler de lui.... Que diable ! eſt-ce que je le connois, moi, cet homme-là ? Eſt-ce que

je suis espion sur les grands chemins ? . . Serviteur, monsieur ; je suis las, & je n'ai pas de tems à perdre pour regagner mon gîte ; on ne voit goutte, & j'ai grand'-peur de me rompre le cou cette nuit. . . Ah, vie malheureuse de postillon ! malheureuse vie ! Bon Dieu, bon Dieu, quelle destinée !

SCENE VIII.

S. MAXANDRE pere, ZOÉ.

S. MAXANDRE pere.

Il faut donc se résoudre à passer ici la nuit. (*A Zoé.*) C'est bien malgré moi, comme tu vois ; je presse assez le moment qui doit nous délivrer d'être ensemble.

ZOÉ.

Près de vous, loin de vous, mon cœur sera toujours le même, rempli d'obéissance, de respect & d'amour. . . Vous le connoîtrez un jour, mon pere, & peut-être lorsqu'il ne sera plus tems.

S. MAXANDRE pere, *s'asseyant de l'autre côté de la table.*

Tu te caches le visage... Tu crains de rencontrer mes regards.... Ils lisent au fond de ton ame... Ces larmes, cet accablement, ces soupirs contraints, tout me révele ce qui se passe en toi.

ZOÉ.

Ah! du moins, mon pere, laissez couler mes larmes en liberté, & ne vous en offensez point. Mon état, je l'avoue, se contentera de ces pleurs.

S. MAXANDRE pere.

Quelle illusion te domine?.... Ouvre les yeux, & renonçant à des images chimériques, consens à le bannir de ta mémoire... Après un tel effort, ton pardon est accordé.. Tu n'as plus d'autre moyen pour me fléchir.. Tu me connois.... Crois-tu que je ferai jamais assez lâche pour appeller du nom de fils, l'homme dont je brûle de répandre le sang?

ZOÉ.

Quel aveu ! a-t-il pu ſortir de votre bouche ! Il fut un tems... Je ne vous le rappellerai point, de peur de vous offenſer... Il fut un tems où vous approuviez ſa tendreſſe. Mon cœur n'a pu changer comme le vôtre : voilà tout mon crime.

S. MAXANDRE pere.

Il a feint d'aimer pour te tromper ; il a pu braver ton pere ; il a oſé porter ſur lui ſa main criminelle ; après une telle audace, après un tel outrage, il ne t'aime point.

ZOÉ.

Lui ne point m'aimer !.. Je ſuis certaine du contraire, & je pleure.

S. MAXANDRE pere.

Crois-moi, l'homme qui s'eſt porté à cette violence, ne connoîtra plus de frein dans aucune action de ſa vie... Tremble de lier ton ſort à ce caractere audacieux ; tu deviendrois tôt ou tard ſa victime, tu gémirois ſous le joug le plus dur.... Son ame eſt altiere,

fougueuse, emportée, pêtrie d'un naturel bouillant.

ZOÉ.

Elle ressemble à la vôtre, mon pere; souffrez que je vous le dise. Mais cette sensibilité vive ne s'est jamais complue dans la haine, encore moins dans la vengeance.

S. MAXANDRE pere.

Il m'a ravi ton cœur, ce cœur qui étoit mon bien, que j'avois formé, qui devoit m'appartenir tout entier; & tu prétends que je lui pardonne. Je le veux sans partage, ce cœur que j'ai vu croître sous mes yeux... Unis-toi à cette ame paternelle qui attend la tienne.... Te voici près de mon cœur, ma fille; un moment de force & de courage, & la grace est entiere...

ZOÉ.

Ah, Dieu!

S. MAXANDRE pere.

Songe à tout ce qu'a fait pour toi un pere dès tes plus tendres années... Quoi, tout ce qu'il te promet d'amour, d'estime,

de tendresse, ne sauroit-il balancer les séductions passageres d'un. . . Ah, Zoé, ma Zoé!

ZOÉ, *se prosternant.*

Mon pere, je vous ouvrirai mon ame sans réserve; il est tems que vous y lisiez. Les peines qui sont rassemblées autour de moi, ne sont point à leur comble, je le vois; mais la plus cruelle que j'éprouve est de vous offenser. Je vous dois le jour; & me punisse le ciel, si je ne vous sacrifierois ma vie! Mais quant à cette passion chere & fatale, je ne m'en ferai jamais un sujet de remords. Mon amour est né de votre aveu, il ne peut plus aujourd'hui s'éteindre: & sans chercher à le nourrir, je ne me tourmenterai point vainement pour l'étouffer... Non, jamais homme ne sut aimer comme lui. Vingt fois je l'ai vu prêt à expirer de douleur à mes pieds; & j'oublierois cette image. Vous connoissez peu votre fille. Elle ne sera point lâche, ni foible, ni parjure. Dans ce moment, faut-il vous le dire? je souffre avec joie en songeant que je souffre pour lui. J'allume

votre colere, pardonnez; mais tout ce que j'ai enduré jusqu'ici semble épurer ma tendresse: ce penchant trop combattu doit servir enfin à ma félicité. Je retrouverai en moi l'estime que l'on veut m'ôter, & le bonheur qu'on ne sauroit me ravir. Le cloître que je n'embrassois tout-à-l'heure qu'avec effroi, j'y vole avec une sorte de joie. Là, je pleurerai en liberté; là, je goûterai une espece de volupté à être triste & malheureuse; là, je demanderai au ciel qu'il vous change à son égard; son image ne m'abandonnera point, & tout s'embellira autour de moi. Mon amant, hélas! sera bien plus à plaindre. Il m'aimera dans le monde, & je l'adorerai dans la solitude.

S. MAXANDRE pere, *détournant la tête.*

Tu l'aimes à ce point!

ZOÉ.

Je ne dois plus m'en taire; une sympathie invincible a rapproché nos cœurs; aucune force humaine ne pourra les disjoindre. Je

ſens mes forces croître, & mon courage s'élever, parce que j'ai à le dédommager au fond de mon ame, & de votre inimitié, & vos injuſtices.

S. MAXANDRE pere.

Tu ſerois moins cruelle en me portant le poignard dans le ſein.... Malheureuſe! ne t'arrête point dans tes aveux, & révele tout ce que t'inſpire ta paſſion effrénée. Dis que, ſachant bien que le tems ne m'appaiſe point, que certaine de n'obtenir jamais de mon vivant l'homme qui te ſubjugue, tu n'as plus rien de cher au monde que ton fol amour, & que tu me verrois porter avec une joie ſecrete au fond du cercueil où repoſe ta mere... Va, la mort qui ne tardera point, ſera le dernier effet du poiſon amer que tu as verſé dans mon cœur.

ZOÉ, *avec un cri douloureux.*

Eh, je ne meurs point après vous avoir entendu!... O ciel! ai-je pu donner lieu à cet abominable ſoupçon! Mon pere, accablez ma malheureuſe exiſtence; mais ne me

défigurez pas ſous de ſi déteſtables traits... Je n'ai point rougi de me montrer à vos yeux telle que je ſuis ; mais ce qui vient d'échapper de votre bouche, votre cœur ne le croit pas. Non, il ne peut le croire. (*Se jetant aux genoux de ſon pere.*) Il ne le croit pas, dites ? ou j'expire à vos pieds. (*Après un ſilence.*) Ne détournez point vos regards de votre fille infortunée ; qu'ils s'attachent ſur moi, qu'ils deſcendent dans la profondeur de mon ame, pour y mieux lire. Oui, je ſuis bien condamnable, je le ſais, je l'avoue ; mais vous, mon pere, vous, vous êtes cruel.

S. MAXANDRE pere, *tandis que ſa fille eſt à ſes genoux.*

Eh ! qui l'a été plus que toi ? qui l'eſt encore ?.... Tu as détruit la fille que j'avois formée, celle que j'aimois avec tant de complaiſance, celle que je voyois croître pour la gloire de ma maiſon & la conſolation de mes derniers jours. Elle étoit née pour me chérir.... Que devient-elle à cette heure ? Elle s'arrache de mes bras pour ſe jeter dans

ceux de mon ennemi. Je la rappelle, elle me fuit encore... Où eſt ma Zoé ?.. où eſt-elle ?.. Fais-moi revoir cette enfant ſoumiſe, chérie & reſpectée dans la maiſon paternelle, dont elle faiſoit l'ornement; retrouve-moi ma fille telle qu'elle étoit, & que je puiſſe l'embraſſer.

ZOÉ, *tenant la main de ſon pere & l'arroſant de larmes.*

Ah!

S. MAXANDRE pere, *continuant.*

Eſt-ce bien la même que j'apperçois devant moi ? Comme elle eſt changée!.... Mais, non, la voix du ſang l'emportera; elle reviendra d'elle-même au ſein de la nature; elle réparera ſes égaremens; ſa mere lui parlera du fond de ſon tombeau, elle.... tu t'en ſouviens, qui fut l'exemple vivant de la tendreſſe la plus conſtante; elle qui fut toute entiere à ſon époux dans tous les inſtans de ſa vie; ſa mere lui criera que rien ne doit l'emporter ſur un pere qui ſupplie & qui pardonne. Rends-moi tout ce que j'ai perdu en elle. (*Avec exclamation.*) Allons, viens, rentre

rentre dans mes bras, qui s'ouvrent pour te recevoir. (*Zoé est dans la plus grande agitation.*) Viens, que je triomphe de lui. (*Zoé voudroit parler, & la parole expire sur ses levres.*) Tu ne réponds rien, tu te tais! (*Il repousse la main de sa fille avec fureur, se leve & s'éloigne.*) Vil & méprisable objet, qui abuses de ma lâche indulgence, va, je te dédaigne trop pour te punir... Poursuis dans la carriere de la honte; rejette-toi dans les bras de l'infamie. Ton déshonneur est gravé sur ton front en traits ineffaçables. Ce corrupteur.... Une lumiere affreuse a passé dans mon ame: j'ai de nouveaux droits pour le détester & le flétrir. Oui, le crime aura perdu toute son horreur à tes yeux, & mettant à profit ta folle ivresse, le lâche...

ZOÉ, *d'une voix plaintive & forte.*

Arrêtez... Oh, que le mépris est affreux! Non, non, l'homme que je chéris est digne de moi. Sa tendresse fut dans tous les instans noble & respectueuse... Il n'a pas plus

attenté à mon honneur qu'à ma vie. . . Nous volions ſur une terre étrangere, mais pour y rencontrer des loix plus juſtes & plus faciles, mais pour nous retrouver en préſence des autels. Je n'emporterai de tous les jours, de tous les momens écoulés enſemble, que des ſouvenirs purs & chaſtes, & j'offrirai à l'œil du ciel que j'appelle en témoignage, une vie irreprochable, que la plus légere tache n'a jamais ſouillée.

S. MAXANDRE pere.

J'admire ton ferment. Il eſt familier à ton ſexe, hardi à renier ſa honte ſous la clarté des preuves.... C'eſt toujours l'innocence qu'on accuſe, qu'on outrage; mais ces clameurs effrontées n'en impoſent qu'à la ſottiſe crédule...

SCENE IX.

(*On entend un grand bruit. Franval se débattant de toutes ses forces, échappe à S. Maxandre fils, qui le retenoit, & se jette à corps perdu sur la scene.*)

S. MAXANDRE pere, ZOÉ, FRANVAL.

FRANVAL, *qu'on entend derriere la scene.*

NON, je ne souffrirai point qu'on l'avilisse; & tant qu'il me restera un souffle de vie, elle sera respectée de l'univers entier autant qu'elle l'est de moi.

S. MAXANDRE fils, *derriere le théatre.*

Arrête, imprudent ami, arrête!... N'affronte pas...

ZOÉ, *dans le plus grand trouble.*

Quelle voix! Ciel! Franval! Mon frere!

S. MAXANDRE pere, *reculant de surprise en voyant Franval.*

Ici le téméraire! (*Il se saisit impétueuse-*

ment d'un pistolet, & le tire contre Franval.) Meurs, audacieux. (*S. Maxandre pere s'est élancé contre Franval, le pistolet armé. On a entendu le coup, qui n'a point porté.*)

ZOÉ, *jetant un cri & tombant évanouie.*

Dieu! je me meurs!

SCENE X.

ACTEURS précédens, S. MAXANDRE fils, Madame GERVAIS, ANDRÉ, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

S. MAXANDRE fils. *En entrant il saisit l'autre pistolet que son pere tenoit déjà sous sa main, & le lui arrache.*

ARRÊTEZ, mon pere!.. Donnez-moi...

Madame GERVAIS, *à la foule des domestiques.*

Jetez-vous tous sur lui, mes amis; que vos efforts le contiennent... Enchaînez-le.

(Les domestiques se rendent maîtres de la personne de S. Maxandre pere.)

S. MAXANDRE fils, *l'épée à la main.*

C'est mon pere, prenez garde... Respectez-le... Je réponds de tout.

LES DOMESTIQUES.

Nous ne lui ferons pas de mal, monsieur: mais il faut le désarmer, car autrement il arriveroit malheur.

(On le désarme, puis on le laisse libre. Madame Gervais est occupée à secourir Zoé.

S. MAXANDRE pere, *étouffant de colere.*

Où suis-je! De scélérats environné!... Leur chef respire encore!.. Il est accouru sur mes traces pour me braver jusqu'en ces lieux! Tremble... Ce bras désarmé t'arrachera la vie.

FRANVAL, *s'avançant au-devant de lui.*

Laissez-le tous libre, mes amis, & qu'il m'entende... Oui, j'attends la mort de vous. La mort n'est qu'un instant; je ne l'ai évitée que par miracle, & je ne puis dire encore si c'est un bienfait. Je vous parle, & je devrois être étendu sans vie à vos pieds; & mon

ſang, dont vous aviez ſoif, devroit ruiſſeler de mes veines déchirées... Ce ſpectacle auroit ſatisfait & récréé vos regards... Eh bien, écoutez ma voix comme ſi elle murmuroit en ſortant de mes bleſſures ſanglantes. La haine, dit-on, s'éteint ſur la cendre des morts, & la vengeance expire au fond des tombeaux. Voyez l'ombre de celui que vous avez aſſaſſiné, qui en ſort, qui vous accuſe, qui vous cite en ce moment au tribunal du Juge ſuprême. Nous comparoiſſons tous deux devant ſon œil redoutable; moi, avec cette flamme pure & ſacrée qu'alluma en nous la main du Créateur; vous, avec cette haine vile & féroce, qui dégrade l'homme & finit par en faire un aſſaſſin... Répondez devant Dieu, pere inhumain... J'aimois votre fille, j'en étois aimé; pourquoi fûtes-vous injuſte & barbare? Pourquoi m'avez-vous haï? J'ai voulu fléchir votre inimitié; je n'ai fait que vous irriter. Tous vos crimes ſont ceux de l'orgueil; tous les miens ſont ceux de l'amour. Vous voilà ſeul avec votre forfait, & moi je

puis compter des cœurs qui s'intéressent à mon sort... Oui, j'étois né pour être votre fils, pour vous aimer; mais vous n'avez plus devant vous qu'un accusateur. (*En montrant Zoé.*) Regardez celle à qui vous donnez la mort... (*Après un moment de silence.*) Mais puisque la Providence m'a sauvé du trépas, quel est donc en ce moment l'arrêt du ciel & la voix de la nature? Abusant de vos droits en tyran, vous les avez annullés... Si la force a été jusqu'ici votre unique loi, elle devient plus justement la mienne à mon tour... Je déclare donc devant ces témoins, & à la face des cieux, que voilà ma femme; qu'elle m'appartient par son choix; que je suis l'époux de sa volonté; que notre alliance étant visiblement protégée par le ciel, je ne crains plus aujourd'hui sur la terre que le Dieu qui me voit, qui m'entend, qui lit dans mon cœur, & qui me prêtera en ce jour sa force, son assistance & son appui... Chere Zoé, sortez de cet accablement; & forte de votre vertu, daignez être

à moi. (*A S. Maxandre fils.*) Et toi, mon ami, mon frere, mon consolateur, viens, viens lui servir de pere. Elle n'en a plus, hélas ! Mais deux amans unis & malheureux deviennent des êtres sacrés à toute la nature ; marchons vers l'asyle où des loix plus raisonnables repoussent la tyrannie. . . Il est par-tout des autels pour recevoir nos derniers sermens.

ZOÉ, *avec fermeté.*

Arrête, Franval ! Le cœur de ton amante est à toi ; & la mort, tu le sais, ne nous séparera pas plus que la vie.... Si ton sang eût coulé, je me précipitois sur ton corps expirant, pour y mourir en t'embrassant. Tu vis ! Que l'auteur de tous biens en soit loué ! .. Mais c'en est trop, ami, trop d'horreurs s'assemblent entre nous. Rien ne peut plus tromper mon cœur, que ce moment terrible éclaire. J'ai offensé l'autorité la plus sacrée, & le ciel vient de nous épouvanter du châtiment qui peut-être nous étoit dû. Si je ne puis étouffer mon amour, je saurai du moins l'assujettir. Je pleure & j'obéis... Le devoir

parle, & j'écoute sa voix. Ma main ne se donnera plus sans l'aveu de mon pere.

FRANVAL, *avec le cri du désespoir.*

Et toi aussi contre moi, Zoé ! toi... Je meurs à ce coup affreux, imprévu.

ZOÉ, *montrant son pere.*

Regarde & vois ce que tu as à répondre. Lis sur ce front vénérable & ose repliquer... A quoi a-t-il tenu que je ne t'aie donné la mort, que je n'aie rendu mon pere homicide? .... Ah, malheur à toi si tu ne m'entends point !... L'amour a trop long-tems combattu la nature, il faut que l'amour cede. Je dois m'immoler moi-même. (*Allant se ranger près de son pere.*) Disposez de moi, mon pere; mon cœur n'est plus qu'à vous, & tout autre sentiment s'anéantit devant le respect & l'obéissance que je vous dois. (*A Franval.*) Et toi que le ciel suscita dans sa colere, pour troubler la paix de notre maison, reçois ces derniers soupirs comme le gage d'un éternel adieu. Je vais consacrer le reste de mes jours à pleurer la perte de sa tendresse,

à la recouvrer, à mériter mon pardon. . . . . Tel eſt le ſacrifice qui m'eſt impoſé, & je l'accomplis. . . Fuis-moi ; ne m'écris point. . . Je ne ſuis plus ſous ton empire, n'aigris point mes remords. Je t'aime de toutes les forces de mon ame, & je renonce à toi. . . . Adieu donc pour la derniere fois, adieu pour jamais. . . . . . Tu viens d'entendre ton arrêt, fuis. . . . Il pourra me coûter la vie, mais il eſt irrévocable.

FRANVAL.

Voilà le dernier coup ! . . . . C'eſt le moment de ne plus exiſter ! . . . Meurs, malheureux, Que ferois-tu encore ſur la terre ? Zoé te rejette. (*Dans un mouvement prompt & rapide, il ſaiſit le piſtolet que tient S. Maxandre fils, & le levant en l'air, il s'écrie :*) Ecartez - vous tous. (*Un genou en terre devant S. Maxandre pere, il lui préſente le piſtolet.*) Reprenez cet inſtrument de mort, & ne me manquez pas. . . Dans le déſeſpoir où je ſuis, la mort m'eſt une faveur. . . ôtez-moi cette vie odieuſe, inſupportable. . . . Il faut, pour ſortir

d'ici, pour m'abandonner ſeul, que vous marchiez tous deux ſur mon corps déchiré, palpitant... Soyez enfin ou mon pere ou mon aſſaſſin. (*Avec une expreſſion vive & terrible.*) C'eſt trop long-tems ſouffrir. Que je m'anéantiſſe, ou qu'elle me ſoit rendue... Prenez; ou ma main plus prompte... (*Il dirige le piſtolet contre lui-même & s'écrie avec le dernier effort du ſentiment :*) La mort ou Zoé !

S. MAXANDRE pere, *ému de l'action & lui arrêtant le bras.*

Arrête, malheureux jeune homme, arrête.

FRANVAL.

Vous m'arrêtez, vous?

S. MAXANDRE pere.

Ta ſoumiſſion te ſauve... Je te la donne...

FRANVAL, *jetant le piſtolet, tombe à ſes pieds & les embraſſe.*

Suis-je parmi les vivans ? Aurai-je la force d'exiſter.

S. MAXANDRE fils, *ſautant au col de ſon pere.*

Ah, mon pere, c'eſt un fils de plus!

Comme nous allons tous vous aimer à l'envi !

ZOÉ.

Le cœur de mon pere eſt généreux. Dieu juſte, qui as tout conduit, mille actions de graces te ſoient rendues !

Madame GERVAIS, *ſerrant Zoé entre ſes bras.*

Quel moment ineſpéré, heureuſe fille !

S. MAXANDRE pere, *à ſa fille.*

Oui, ſois à lui ; un rayon de lumiere.... Toute ma fureur eſt tombée.... Mais ſouvenez-vous tous deux de l'inſtant où je pardonne.

FRANVAL.

Eh ! comment pourrions-nous l'oublier ? (*A Zoé.*) On n'a jamais paſſé avec tant de rapidité de l'excès de l'infortune à l'excès du bonheur... Mon ame eſt trop foible pour cet inſtant... Mon pere.... Mon frere, chere Zoé ! mes amis ! uniſſez-vous tous à moi. (*A S. Maxandre pere.*) Souffrez que votre fils vous embraſſe... Je le ſuis.

S. MAXANDRE pere, *repoussant ses enfans qui l'environnent, mais sans rigueur.*

Je me prêterai à vos embrassemens quand j'aurai réparé mes torts.

FRANVAL

Tout est réparé.

S. MAXANDRE fils.

Nous sommes tous heureux.

ZOÉ.

Et vous le serez, mon pere.

S. MAXANDRE pere.

Laissez-moi. Je rougis encore, je sens la honte & les remords. Heureux de les sentir! (*Après s'être un peu remis, à madame Gervais.*) Mais, madame, j'avois perdu la voix d'étonnement & de fureur, & je ne suis pas encore revenu à moi. Tout ce qui m'environne a droit de me confondre. Par quel événement vous trouvez-vous en deux endroits?

Madame GERVAIS.

J'implore de vous, monsieur, un nouveau pardon. Ne mettez point de bornes à votre

généroſité, vous n'êtes point où vous comptiez être.

S. MAXANDRE pere.

Comment ?

Madame GERVAIS.

On vous a ramené chez moi par pluſieurs détours qui vous étoient inconnus, & vous ne vous êtes point apperçu du ſtratagême pendant une nuit auſſi obſcure.

S. MAXANDRE pere.

Et dites-moi, qui a pu me tromper ainſi ? Seroit-ce mon fils qui auroit projeté ? ...

S. MAXANDRE fils.

Je n'en ai jamais conçu le deſſein ni la penſée, mon pere.

S. MAXANDRE pere.

Et qui a donc oſé ? Je prétends le ſavoir.

ANDRÉ, *ſurvenant & s'avançant.*

(*A part.*) Allons voilà mon tour. (*Haut.*) Eh bien, monſieur, puiſqu'il faut tout révéler, c'eſt moi, ne vous en fâchez pas, qui ai tiré cette ſinguliere idée de ma cervelle.

S. MAXANDRE pere.

Toi ? & tu n'as pas été conseillé ?

ANDRÉ.

Non, monsieur.

S. MAXANDRE pere.

Non ?

ANDRÉ.

Je me suis ingéré tout cela de mon chef. . . Comme vous l'emmeniez de force pour la cloîtrer, cette aimable & belle enfant, qu'elle retenoit ses larmes pour ne pas pleurer, ce qui me fendoit le cœur, que d'ailleurs j'avois vu son amant, beau, tendre, poli, honnête, plongé dans un désespoir à se tuer, j'ai imaginé de les faire retrouver ensemble avant la derniere séparation. . . J'avois là quelque chose en moi, qui ne me trompe guere ordinairement, & qui me disoit que cela tourneroit sûrement à bien : aussi n'en est-il arrivé aucun mal. . .

S. MAXANDRE pere.

Tu as beaucoup risqué, malheureux. Si je m'en fusse apperçu, j'aurois pu, dans mon

premier tranſport, te brûler la cervelle.

ANDRÉ, *riant.*

Ah! non, non, jamais, jamais.

S. MAXANDRE pere.

Comment, non? De quel ton affirmatif...

ANDRÉ.

Je le ſavois bien, moi, monſieur, que les piſtolets manqueroient.

S. MAXANDRE pere, *étonné.*

Tu le ſavois?

ANDRÉ.

Vous m'aviez fait grand'-peur en me regardant; & dans la colere, n'eſt-il pas vrai? on ne ſe connoît pas. Je ne diſois mot; mais je vous obſervois. Vous ne vous ſouvenez point, en entrant dedans l'écurie, en hâtant monde & chevaux, d'avoir poſé vos piſtolets à droite, à côté de la mangeoire; & moi qui ai vu du pays, qui ai ſuivi de plus des Huſſards à l'armée, j'ai appris d'eux comme il falloit s'y prendre pour les rendre doux & pacifiques... Allez, j'étois bien ſûr qu'il n'y auroit dans tout cela que du bruit en l'air.

ZOÉ.

Ah, mon pere ! Il nous a ſauvé la vie à tous trois.

FRANVAL.

A quoi tient notre deſtinée !

S. MAXANDRE pere.

Le ciel, à ce que je vois, a veillé ſur nous lorſque nous étions tous dans le délire. Il a daigné m'épargner un grand crime. Les paſſions furieuſes ſemblent bien petites au moment où on les abjure. En dreſſant votre contrat, mes enfans, aſſignez à ce garçon une penſion honnête.

ANDRÉ.

Oh ! j'ai cent fois plus de contentement à les voir s'aimer de votre aveu, que de tout l'argent que je pourrois recevoir. Ils ſont ſi bien faits l'un pour l'autre ! En vérité, tout le monde vous bénira & vous félicitera de cette alliance... Moi, je ne veux point d'autre récompenſe que le plaiſir de pouvoir rencontrer & ſaluer quelquefois mademoiſelle, ſi elle veut bien me le permettre.

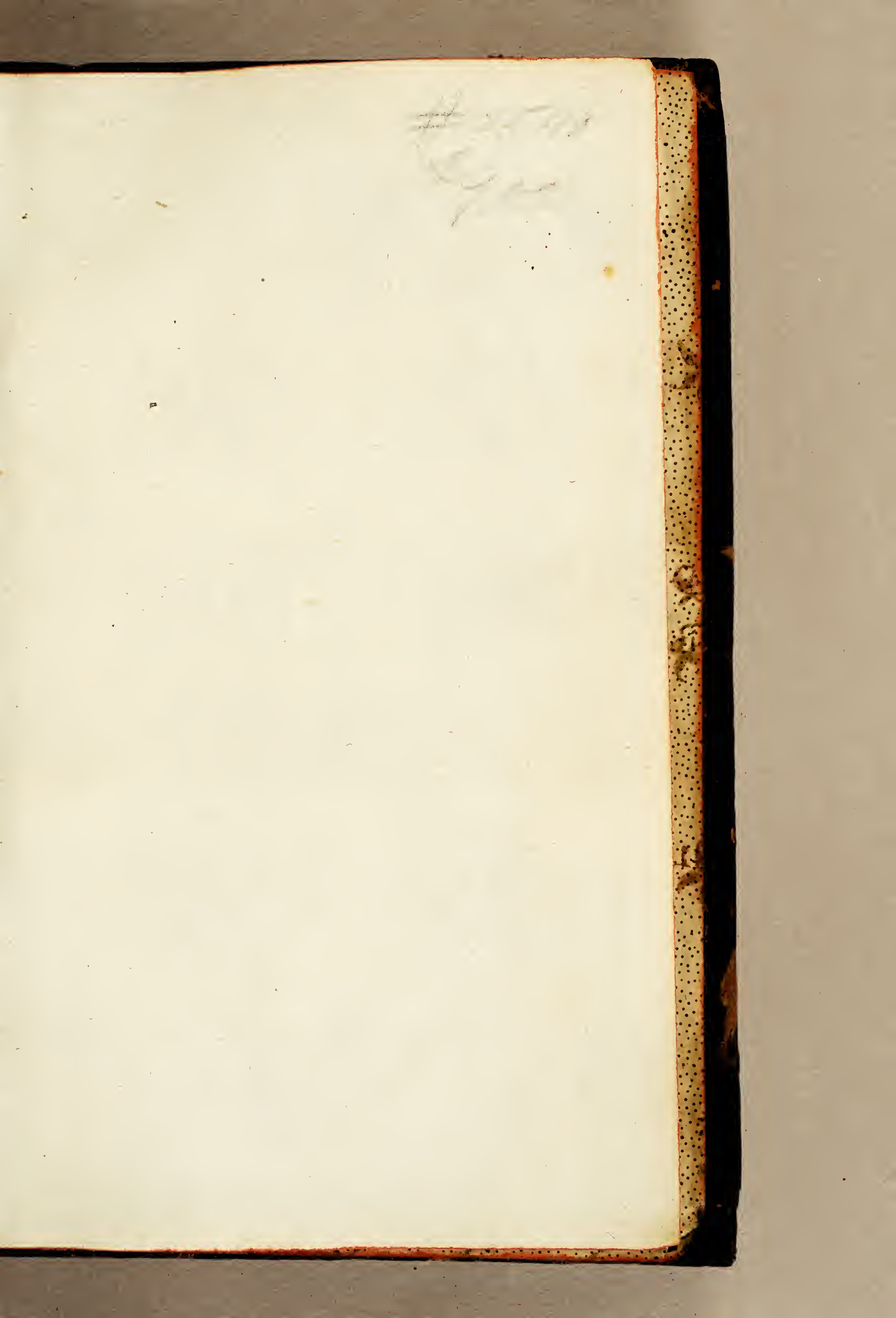
S. MAXANDRE pere, *après un silence.*

Retirez-vous, mes chers enfans; j'ai beſoin de ſolitude... Ce ſera demain à mon réveil, que je ne craindrai plus de vous ſerrer dans mes bras; car je ne ſerai bien ſatisfait de vous voir que quand je ſerai plus content de moi-même.

(*Tout le monde ſort, S. Maxandre pere reſte ſeul, & doit tomber la tête appuyée ſur ſa main, livré à une profonde rêverie.*)

FIN.

On publiera inceſſamment MONTESQUIEU, drame en trois actes.




WILLIAM SALLOCH
Pines Bridge Road
Ossining, N.Y. 10562

